

Neuf nouvelles
Neuf auteurs

Éclats
nouvelles

© Editions La Cause du Poulailier
<http://cause.du.poulailier.free.fr>
Coirac, décembre 2013
ISBN : 979-10-91000-14-7
Dépôt légal : 2° semestre 2013

Auteurs

Sophie Akrouf
Nelly Bastide
Monique Belloc
Marie-Hélène Boisier
Pauline Gonon
Ursula Henschel
Victorien Marchand
Chantal Rist
Frédérique Trigodet

Mot de l'éditrice

Chaque jour, alors que le monde se présente à nos yeux dans sa lourde réalité, notre imagination se tient prête à déployer ses fantaisies et à nous entraîner vers un ailleurs plus léger. Ailleurs, c'est l'autre monde. Un monde où les gens familiers transmutent en personnages, se font premiers rôles ou figurants. Un monde où les événements deviennent des histoires, un monde dont les lieux se cultivent comme des champs où germent des idées, où le temps s'écoule en promettant l'infinité des possibles.

L'autre monde est le labyrinthe d'un invisible où nous passons tous les jours, parfois éveillés, aveugles, cyclopes, inspirés, ou muets. Nous cherchons à l'aveuglette avec une étrange curiosité, dans l'épaisseur de l'ordinaire, le trou de serrure par lequel apercevoir

ce que notre œil trouvera de *racontable*. Notre imaginaire nous donne la faculté de peindre, dessiner, composer, sculpter, et ici, écrire et créer notre autre monde.

Un auteur écrit des nouvelles avec du surgissement et de la surprise. En laissant survenir des intrigues que les mots cachent à l'intérieur de leurs grammaires, en laissant advenir ce que les conventions n'admettraient pas. Toute fiction est potentielle sous la ligne de flottaison de la réalité ordinaire. Pour peu qu'on scrute un moment en deçà des surfaces, elle ne tarde jamais à jaillir. Chaque auteur peut parler de cette satisfaction intense de la phrase *juste* qui lui révèle soudain exactement ce qu'il ignorait chercher. De même, chaque lecteur garde au fond de lui, comme une stupéfaction rafistolée au fil du temps, le plaisir de chaque livre qui l'a touché, ému, troublé, bouleversé. Car écrire et lire alimentent le même appétit de surprise, d'émotion, de voyage.

Dans ce quatrième recueil collectif, neuf personnes se prêtent à l'exercice de ce risque qui consiste à inviter un lecteur à partager un voyage qu'elles viennent d'inventer. Chacune de ces personnes a écrit à *l'occasion* et se découvre auteur pour un temps éphémère. C'est un immense plaisir ou une grande déception pour l'auteur qui lit son texte alors figé en quelques pages imprimées entre deux autres nouvelles. Il peut être agréable de contempler sa production et de la montrer comme si l'affichage suffisait à confirmer

l'objectif atteint : enfin écrivain puisque publié. Il peut aussi être décevant que rien de plus ne se passe et qu'aucun journaliste ne supplie à l'invite d'une émission littéraire l'auteur génial qui se devine en filigrane de ce texte. Ce qui laisse penser que le risque est partagé entre celui qui écrit et celui qui lit, puisque les deux peuvent connaître la joie comme l'abattement de s'être trompés sur eux-mêmes. Car le lecteur qui décide de s'aventurer dans la découverte d'une écriture qui n'est pas la sienne fait le pari d'être emballé par ce voyage inattendu qui le transformera et le conduira, en entrant corps et âme dans l'histoire, à en devenir le héros ou la victime. Le lecteur donne de son temps, de sa respiration, de sa détermination pour *croire* à celui qu'il côtoie le temps d'une histoire. Et pour tout dire, le lecteur n'aime pas *perdre son temps*.

Dans l'affaire, si nous nous attardons à décortiquer le crabe d'un tel ouvrage, il faut aussi défaire la carcasse des ligaments, des peaux et des chairs qui donnent du goût à la préparation. C'est dire qu'il est un personnage caché qui devrait assumer toute la responsabilité du repas auquel il convie les invités en leur donnant à manger des livres. C'est l'éditrice. Ce serait encore une fiction d'en parler comme d'une implacable machine à sentir les affaires à succès et àagrafer des pages. En fait, dans le cas présent, c'est une espèce de cuisinière de soupe au potiron, qui hume la crème qui mijote après avoir mêlé un jaune d'œuf au légume taillé en pièces. Pas de concession avec les

auteurs qui se prennent pour des dictionnaires savants, pas de complaisance envers les copistes zélés de lieux communs, ni de copinage avec les bailleurs de ringardises. C'est la *poïsse* d'être sollicité par un auteur qui surestime son écriture, car c'est délicat de lui annoncer qu'on enterre son rêve. Et c'est une *veine* de solliciter un auteur qui se sous-estime, car c'est avec tous ses sens éveillés qu'il faut peser, découper, mixer, cuisiner quoi ! C'est une mesure pas toujours facile à doser que d'accepter un texte qu'on n'aurait pas écrit avec ces mots-là, d'accepter autant de conjonctions, d'adjectifs et d'adverbes rébarbatifs, de supporter les obsessions des autres. Mais heureusement, l'efficacité du récit, la sincérité de l'écriture bien ou mal léchée, l'originalité du sujet, la pertinence du ton employé, l'accroche de l'intrigue, l'authenticité qui transpire des lignes sont bien les ingrédients dont l'éditrice sent qu'elle va pouvoir régaler ses convives. C'est le ressenti qui fait la sentence : ce texte-ci, elle le garde et si besoin, elle mettra la main à la pâte pour ajuster son assaisonnement. A l'arrivée, les textes une fois réunis, si l'éditrice fait *chabrot*, c'est qu'on peut les lire aux *éclats* !

Neuf nouvelles sont au menu de ce livre. Le lecteur y rencontrera pêle-mêle des papis qui blaguent au bistrot du village, une artiste qui s'entête à peindre la beauté du monde, une voyageuse qui rend visite à ses vieux parents, une dame qui surveille son voisin, un chien, un garçon de la guerre, une admiratrice de Tina,

un jeune homme devant une feuille blanche, une petite vieille acariâtre. Ce sont des personnes en prise avec une réalité semblable à celle que le lecteur connaît, des gens ordinaires qu'il croise dans le monde de tous les jours. Alors, pourquoi le lecteur *perd-il son temps* à regarder dans un livre ce qu'il a sous les yeux chaque jour ? Peut-être parce qu'il fait le pari que pour ces gens-là qui sont, chacun, le jouet de l'imaginaire d'un auteur, rien ne va se passer comme prévu, qu'ils vont trébucher, tout d'un coup, après une virgule, et basculer dans l'inattendu. Si le lecteur se met à table, c'est parce qu'il est friand de ces basculements dans un ailleurs qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'autre monde.

Bon voyage...

Maryse Belloc
Décembre 2013

Ricochet

Sophie Akrouit
Saint-Saturnin de Lucian

- Vas-y toi !
- Non, toi !
- Il est hors de question que je l'interroge !
- Et si on le donnait au stagiaire ?
- Non ! On ne peut pas faire ça !
- Si, si...
- Non... Enfin... Si ?... Tu crois ?

- MESSIEURS ! DANS MON BUREAU !
- Oui, Mon Colonel !

Dans son bureau, le colonel bouillonnait. Les deux gendarmes entrèrent et se mirent au garde-à-vous.

- Je viens juste d'arriver, dit le colonel, après une grande inspiration.

- Oui, c'est bien vrai, Mon Colonel...

- Taisez vous !

Les deux hommes se regardèrent. La journée commençait bien ! Ils n'avaient pas eu le temps de connaître leur nouveau chef qu'il était déjà mécontent d'eux.

- J'aurais dû pouvoir savourer ma nouvelle affectation, mon pot de bienvenue... Mais non... Deux imbéciles ont mis le feu aux poudres, si je puis m'exprimer ainsi,

et maintenant je dois rendre des comptes au préfet. Déjà ! Les avez-vous appréhendés, ces deux idiots ?

- Et bien....

- Qu'est ce que vous tenez à la main, Brigadier Chef ?

- Ce sont leurs dossiers...

- Et en plus ce sont des récidivistes ?

- Oui, enfin non, Mon Colonel...

- Oui ? Non ? Honnêtement, je ne pensais pas que nos campagnes étaient gangrenées par des jeunes désabusés...

- Jeunes, jeunes, c'est un bien grand mot, Mon Colonel, osa dire le brigadier chef.

- Comment ça ? Ce ne sont pas deux jeunes voyous qui ont...

- Oh, non ! Pas vraiment ! Fernand, il doit approcher des 92 ans et Stanislas doit avoir dans les 84 ans.

- Il a eu 86 ans le mois dernier, dit le brigadier en coupant la parole à son collègue.

- Quoi ? Tout ce désastre... Ce sont deux vieux ?

- Oui Mon Colonel !

- Alors, où sont leurs dépositions ? demanda le colonel en levant les bras.

- En fait, l'un d'eux est à l'hôpital, l'autre on n'a pas vraiment eu le temps...

- Vous avez commencé à l'interroger, n'est-ce pas ?

-

- Rassurez moi, dit le colonel anxieux.

- Oui... dit le premier gendarme.

- Enfin, non... ajouta le brigadier chef.

- Non ?

-

- MESSIEURS, hurla le colonel, JE VEUX UN RESPONSABLE ! Je le veux MAINTENANT ! Si les médias arrivent, je veux des réponses ! Qui, de vous deux, va interroger le suspect ?

- On se disait que le nouveau, enfin le stagiaire...

- Comme il n'a aucun lien avec l'accusé...

- Nous avons pensé...

- Qu'il serait plus apte à le faire parler...

- Plus objectif, Mon Colo...

- Je veux votre rapport au plus tard en fin de matinée ! Est-ce clair ?

-

- Très bien, je vais trancher ! Brigadier Chevalier, vous prendrez sa déposition.

- Oui, Mon Colonel !

Chevalier attendit d'être dehors pour ajouter :

- Et merde !

- Je te le fais amener, dit le brigadier chef en lui tapant sur l'épaule.

Les deux gendarmes approchaient de la quarantaine. Ils étaient natifs de ce village qu'ils protégeaient maintenant. Toute la population les considérait comme deux frères. Le brigadier arrangea son bureau pour la venue du prisonnier. Quelques instants plus tard, le suspect apparut, les menottes aux poings. Chevalier finit de s'installer et fit signe à ses collègues qu'ils pouvaient l'asseoir face à lui sur une

chaise inconfortable. Chevalier montra à l'homme qu'il devait ôter sa casquette. L'homme était mal à l'aise. Il fit un sourire forcé au brigadier qui évita son regard en pensant que ce pauvre vieux était un archétype du bon paysan.

- Assois-toi... Asseyez-vous, dit Chevalier, le plus sérieusement possible. Il connaissait le suspect. Il fallait qu'il reste objectif. Il pianota quelques commandes sur son ordinateur et commença son travail.

- Nom, prénom, date de naissance, lieu de naissance !

- Ben, tu sais bien, répondit l'homme interloqué.

- Écoutez, là, je fais mon travail, alors ne commencez pas à mettre des bâtons dans les roues à la justice française, monsieur Lezchwytychbleski !

- Non, Lechwisrebkleski...

- Monsieur Lechwisrebkleski !

- Oui, c'est ça. Mais il faut toujours que tu butes quand tu le dis.

- Premièrement, monsieur Lezch... Stanislas, vous ne me tutoyez pas, et deuxièmement, j'aimerais un peu plus de coopération ! Nom ! Prénom ! reprit Chevalier sur un ton un peu plus autoritaire.

- Comprends pas pourquoi tu le demandes. Tu le connais !

- Oui, je connais ton... votre nom, mais c'est la procédure.

- Hé ben, j'suis pas rentré avant le coucher ! Et la mère, elle va pas être contente si je rentre pas. Elle va

croire que je traîne avec le Fernand au bistrot enfin... l'ancien bistrot... Mais c'est pas vrai que je suis au bistrot, puisque je suis là avec toi ! Comme t'es le témoin de ce qui m'arrive, tu lui diras que j'étais pas avec le Fernand. D'accord, Pierre ?

- Ne me tutoyez pas ! Et je ne suis pas Pierre mais le brigadier Chevalier ! Nom ! Prénom !

- T'es pas Pierre ? Tu blagues là ? Demanda le vieux pas rassuré.

- NOM ! PRENOM ! hurla Pierre.

- Tu vas me le répéter combien de fois ton truc ?

- Réponds, quoi ! Ce n'est pas difficile ! Merde ! Pierre commençait à s'énerver.

- Lechwisrebkleski Stanislas, Philibert, Thélesphore, Constantin, Antoine. Stanislas, ça, c'est du côté de l'arrière grand-mère Louise qui habitait à cette époque à la Chartière. Tu sais la Chartière, du côté des peupliers. Son mari, il voulait à tout prix un garçon, il croyait que le premier serait un garçon mais non, il s'est tout trompé, c'était une fille, la petite Stanislas...

- Tu me donnes juste tes prénoms, c'est tout ce que je te demande...

- Tu demandes les prénoms, je raconte les prénoms. Faut savoir ce que tu veux à la fin ! répondit Stanislas pas pressé d'en venir à l'*incident*.

- Ok. Va pour les histoires des prénoms...

- Philibert, ça c'est le baroudeur ! Il est parti en Chili...

- « AU » Chili.

- Quoi ?

- Non rien... Continue.

Pierre avait abandonné l'idée de le vouvoyer et de le contredire. Accoudé à sa table, il attendait que ça se passe. Il pensa que le rapport ne serait jamais tapé à temps.

- Et les Chiliens, ils l'ont adopté. Il est jamais revenu en France. Thélesphore, ça, c'est du côté de mon père, le vieux Amédée. Tu savais qu'on lui avait donné ce prénom parce que...

- AH, NON ! Ne commence pas avec les prénoms de ton père. Finis déjà avec les tiens !

- T'énerve pas. J'sais plus où j'en étais, moi !

- Thélesphore.

- Ah oui, Thélesphore. Arrg ! Merde alors ! J'sais plus ! Tu me perturbes avec tes cris, dit le vieux en se grattant la tête.

- Continue, s'il te plaît, supplia Pierre.

- Constantin, hé ben, ça c'est facile. C'est juste le prénom de mon grand-père du côté de ma mère Annabelle, et pour finir Antoine !

Silence. Pierre attendait la suite.

- C'est fini ? Tu n'as rien à dire sur Antoine ?

- Non. Antoine, c'était pour finir la ligne sur le registre des naissances. Mes vieux, ils ont dit que ça faisait plus joli !

- Bon, on progresse.

Pierre entra les prénoms, mais il coinçait pour écrire le nom. S'il demandait à Stanislas, il en aurait encore pour vingt minutes. Il s'appliqua et essaya de

coller au mieux avec la phonétique. De toute manière, il regarderait sur un vieux dossier.

- Ta date de naissance et ton lieu de naissance !

- Hé ben ici, et le 6 juin 1927. Tu sais que le jour du débarquement, c'était mon anniversaire ! Hé ben, dit le vieux en rigolant, il y en a eu un de ces feux d'artifice !

Pierre sourit jaune quand Stanislas prononça « feux d'artifice ». Il se racla la gorge, fronça les sourcils pour se donner un air méchant, et reprit l'interrogatoire. Le sourire du vieux s'effaça.

- Bon aujourd'hui, le 14 juillet... dit Pierre pour lui-même.

- Faut que je réponde là ?

- Non, pourquoi tu veux répondre ?

- Ben, si on est bien le 14 juillet !

- Ça, je le sais.

- Alors, ça, tu le sais, et tu me le demandes pas ? Et mon nom, tu le sais, et tu me le demandes.

- Écoute, je... je... Ah ! Ne m'embrouille pas ! Allons droit au but ! Raconte-moi ce qu'il s'est passé !

- Je raconte tout ?

- Oui, tout !

- Tout, tout, tout ? demanda le vieux qui essayait de repousser l'échéance.

- Oui tout ! Pourquoi cette question ?

- Hé ben, si je raconte, après tu vas dire que je raconte trop !

- Non cette fois, fais-moi confiance, tout le monde veut savoir ce qui s'est réellement passé...

- Je raconte alors depuis le début...
- Attends... attends... Qu'est-ce que tu entends par *depuis le début* ?
- Hé ben, le ricochet !
- Oui ! Oui ! C'est ça, le ricochet !
- Tu peux pas les enlever ? demanda Stanislas en lui montrant les menottes. Pierre le regarda. Que pouvait-il craindre d'un vieux qui n'avait jamais quitté son village ? Pierre se sentait presque honteux de le voir ainsi face à lui. Il délivra les poignets de Stanislas.
- Merci, je vais pouvoir m'en rouler une ! déclara le vieux en prenant son paquet de tabac à rouler dans une poche de son pantalon. Je pouvais pas avec tes machins. J'ai de l'arthrose, un truc comme ça dans le bras, comme qu'y dit le toubib, et il plie plus...
- Et ? demanda bêtement Pierre.
- Hé ben, le bras, comme il plie plus, je roule d'une seule main, mais avec tes machins, je pouvais pas ! dit tranquillement le vieux en roulant sa cigarette.
- Tu ne peux pas faire ça.
- Plier le bras ?
- Non, fumer ! C'est interdit dans les locaux !
- Ah bon ?
- C'est interdit ! Et quand c'est interdit, c'est interdit. Et puis c'est la loi. Ne commence pas à chipoter. Maintenant RACONTE !
- C'est bon, je raconte. C'était... On s'en rend pas compte, mais il passe...
- Qui ?

- Hé ben, le temps !
 - Oui. Et ensuite, dit Pierre en soufflant.
 - J'étais avec le Fernand. Té, il va bien le Fernand ?
 - Je n'ai pas de nouvelles.
 - Tu me donnes, si tu as ?
 - Oui, promis. Mais bon, il faut bien un jour que... Enfin, Fernand, il est tout âgé et... Allez, tu la poursuis ton histoire ?
 - Tout âgé ? Le Fernand ? Tu rigoles ! Tout ça, c'est de sa faute !
 - Bien. Je note que monsieur Fernand Gauthier de Lacour est l'investigateur des événements...
 - C'était son idée. Enfin, je crois. Parce que, quand on est allé en discuter de l'affaire chez Raymond, le patron du bistrot que tu connais bien, j'crois qu'on était d'accord tous les deux. Pour sûr qu'on était d'accord en fin de soirée !
 - Bon, je note juste que monsieur Gauthier de Lacour est votre complice...
 - Mouai c'est ça ! Complice... C'est quoi déjà complice ?
 - Et bien que les deux parties étaient d'accord pour mener une action commune... que j'attends patiemment que tu me décrives !
- Stanislas fit une grimace, il n'était pas sûr d'avoir compris l'explication de Pierre. Il commença tout de même à raconter son récit.
- Voilà : c'est à cause des pigeons de la vieille Loupiac.
 - Qu'est ce que les pigeons de la vieill... de madame

Loupiac viennent faire dans l'histoire ?

- Ils viennent chier sur le rebord de la fenêtre de Fernand, tous les soirs à la même heure ! 18 heures quelque chose, qu'il a dit le Fernand. La vieille Loupiac, elle le fait exprès de les lâcher à la même heure parce qu'elle n'aime pas le Fernand.

- Quel différend avaient-ils entre eux ?

- Quoi ?

- C'était quoi leur problème ?

- Un soir la vieille Loupiac... Hé, mais tu répètes pas !

- Je suis en train d'écrire ta déposition, bien sûr que cela va se savoir !

- Ah... Hé ben, je raconte pas alors...

- Mais si !

- Hé ben, non ! Je veux pas que les pigeons de la vieille Loupiac viennent chier sur mon rebord de fenêtre !

- Stanislas, tu n'as pas le choix. Maintenant raconte !

Stanislas se pencha vers Pierre et chuchota :

- Un soir, la Loupiac, elle avait chaud... Enfin, tu vois ce que je veux dire. Et le Fernand, il rentrait de chez Raymond. Il a discuté avec elle et lui, il a pas voulu ! Depuis que sa bourgeoise est partie, il a plus fait la chose, quoi !

- Stanislas, tout le monde sait qu'il trompait sa femme et tu me dis que depuis qu'elle est décédée, il ne la trompe plus ?

- Hé ben, oui ! répondit Stanislas comme si c'était une évidence.

- Je ne comprends pas !

- T'es fou ou quoi ! On trompe pas les morts. On sait jamais... S'ils venaient se venger depuis l'outre-tombe !
- Oui... Bien sûr, si les morts viennent se venger maintenant ! Qu'est-ce que je raconte ? Stanislas, arrête de noyer le poisson, poursuis ton récit !
- Qu'est-ce que tu me racontes de poissons ? Je te parle de pigeons !
- Va pour les pigeons, mais accélère.
Pierre voyait l'heure tourner.
- Donc, avec le Fernand, nous avons décidé de... de... finir le problème.
- *Finir le problème ?*
- Hé ben, de les supprimer...
- Oui, bien sûr ! Poursuivez... dit Pierre en reprenant ses habitudes de gendarme.
- Alors, j'ai été chercher, dans le grenier, mon vieux fusil...
- Mais d'où tu sors ce fusil, Stanislas ? Est-ce que tu nous as signalé que tu étais en possession d'une arme ?
- T'es fou ! Je vais pas signaler mon fusil...
- Mais pourquoi ?
- Et si les Boches débarquaient de nouveau ? Il faut être prêt !
- Ce n'est pas sérieux, Stanislas ! Bon, avec quel modèle de fusil, tu as tiré ? dit Pierre complètement décontenancé.
- Mon Mas 36. Je l'ai bien nettoyé. J'ai même retrouvé les munitions de la 22 Long Rifle.
- Et ?

- Et j'ai rejoint le Fernand ce matin. « A sept heures précises » qu'il avait dit le Fernand.

- « Sept heures précises » marmonna Pierre en tapant sur le clavier de l'ordinateur.

- Le Fernand, lui, il voulait tirer, mais il tremble trop...

- C'est pour cela que tu t'es dévoué !

- Et oui... dit le vieux pas pressé d'en venir aux faits.

- Qu'est ce qui s'est passé, ensuite, Stanislas ?

Stanislas se racla la gorge.

- Avec le Fernand, on s'est planqué vers le terrain de foot, juste en face de l'église. On savait que les pigeons de la vieille Loupiac étaient là, le matin de bonne heure. J'ai...

- Tu as ?

- Ils étaient deux. J'ai calé mon Mas 36 et « BOUM ! » Un des pigeons, il a volé en éclat ! Il y en avait partout sur le toit de l'église, dit Stanislas en riant. Les plumes, elles volaient comme les feuilles de l'automne. « Que c'est beau ! » a dit alors le Fernand. En tout cas, moi, je pensais pas l'avoir du premier coup ! Pas mal pour un vieux, quand même. Puis c'est là que le curé, il est sorti. S'il était pas sorti, hé ben, on aurait pas planqué vers la voiture du Luis... Tu sais le Luis qui a failli se marier avec la petite de Raymond, comment elle s'appelle déjà ?

- Ce n'est pas Marie ?

- Non, celle là, c'est la cadette, non l'autre...

- Pauline !

- Oui Pauline !

- Stop ! cria Pierre. Tu racontes juste les faits Stanislas ! Tu comprends ? Les FAITS !

- Oui, ça va, je suis pas sourd, pas encore. C'est bien pour un homme de mon âge de pas être sourd...

- LES FAITS ! hurla Pierre

- Oui, oui, les faits... Le curé, il a cherché, et il nous a pas trouvés. Et tu sais quoi, ce con de pigeon, l'autre, pas le mort, il s'est repointé. Il était juste à côté de son ex... J'ai calé derrière la camionnette du Luis et le coup est parti...

- Pour être parti, il est parti !

- J'ai ricoché !

- Pour ricocher, tu as ricoché ! dit Pierre en hochant la tête.

- J'ai ricoché sur la cloche de l'église et la 22 L R, elle est revenue sur...

- Sur...

- Sur la camionnette du Luis qui a pris feu. Heureusement, juste à l'arrière !

- Heureusement... heureusement...

- Oui, c'est ce que j'ai dit « heureusement ». C'est là que le Fernand, il a dit : « Il faut la foutre dans l'eau ! »

- Je présume que vous avez pensé au plan d'eau du champ de monsieur Martin ?

- Oui. J'allais monter dans la camionnette mais on savait pas qu'il n'y avait pas de freins. C'est quand le Fernand, il a tapé dans la pierre qui calait la roue de la camionnette, qu'on a su qu'elle n'avait pas de freins et... Et elle est partie.

- Elle est partie toute seule. C'est bien ça ?
- Oui. Toute seule. On pouvait pas courir derrière elle, elle allait bien trop vite. J'ai dit : « Bah, elle s'arrêtera ben au bout de la rue ! »
- Rue, ne l'oublions pas qui est en pente, pente qui donna de la vitesse au véhicule sus-nommé...
- Ça, c'est bien dit...
- Mais ce n'est pas fini ! Hein, Stanislas ? Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?
- Et oui. C'est quand le Fernand, il a pensé qu'au bout de rue, il y a le bistrot de Raymond qu'on a paniqué. Le Fernand, il a dit : « Boudiou de merde ! » en jetant son mégot de cigarette par terre. Moi j'y ai répondu « Ça, c'est l'instinct, elle va retrouver son maître, le Luis ! »
- Et qu'est-ce que vous avez fait ensuite ?
- On a suivi la camionnette. Et là, on a vu !
- Vu quoi ?
- Que la camionnette avait mis le feu à la haie de la famille Biboss.
- Pourquoi à ce moment là, vous n'avez pas appelé les pompiers ?
- On a pas le téléphone qui va dans la poche, le Fernand et moi. Alors on a voulu aller le plus vite possible chez Raymond ! Mais il y avait l'autre !
- L'autre ?
- La mère Biboss. Elle hurlait en faisant des grands gestes : « Mais quels crétins, quels abrutis ces deux-là ! Ma haie ! » Comme ça, qu'elle hurlait. Elle y connaît

rien à l'écobuage la mère Biboss. C'est ça les citadins. Le père Biboss, il s'est mieux adapté. On le voit souvent chez Raymond...

- Raymond, qui, lui, a appelé entre temps les secours...

- Oui... Il avait pas le choix... dit Stanislas en se raclant la gorge. La camionnette était chez lui... C'est le Luis qui a aidé à la sortir. On a pu la pousser par l'avant sans se brûler, ajouta Stanislas fier de lui. Par contre Raymond, il était pas trop content de nous voir...

- Je résume. Le feu s'est propagé dans le bar. Ensuite vous avez sorti la camionnette du bistrot Raymond...

- Oui... on l'a poussée dans la rue voisine...

- Ensuite ?

- C'est là qu'ils ont pété !

- ?

- Les pétards du 14 juillet ! On savait pas que le Luis, il avait fait le départ du feu d'artifice juste à côté de sa camionnette. On savait pas ! Le Fernand, il aurait pas dû jeter son mégot.

- Qu'est ce que vous avez fait ?

- Ben, on a regardé le feu d'artifice. Tu sais, c'est aussi joli en plein jour ! Mais le Fernand, il a dit : « On voit pas bien les jaunes ! ». Et ça c'est bien vrai, avec le ciel bleu, on a bien vu les rouges, les verts et un peu les violets ! Ah, si ! Ceux qui étaient au sol, tu sais ceux qui tournent et font « bizbizbiz », on les a bien vus. Même le Luis, il regardait. Il était plutôt fier de son travail !

- Stanislas...

- On a eu droit au bouquet final. C'est là que le Luis, il a dit « Zout ! Yavé pas fini ! » et elles sont parties vers le toit de l'église, les fusées du bouquet final ! On voyait bien, au loin, le curé tout agité. Il n'arrêtait pas de mettre ses mains sur la tête, puis il levait ses bras en l'air. Le Fernand il a dit : « Drôle de prière ! » et que je lui ai répondu : « Enfin, il va l'avoir son toit tout neuf, le curé ! » Et le Fernand, il a ajouté : « Bah les pompiers arrivent ! »

- Pour sûr ! Les pompiers, à ce moment là, ils avaient trois feux à circonscrire ! La maison des Biboss. Et oui Stanislas, le feu s'est propagé sur leur cabanon et la maison en suivant, puis le bistrot Raymond et le toit de l'église... Et ce n'était pas fini !

- Non, ce n'était pas fini, reprit Stanislas en déglutissant.

- Allez ! Vas-y, termine ton histoire !

- Hé ben, c'est là que le Luis, il a dit : « Ma pépète ! You ni crois pas ! Vieux Stouvido ! ». La camionnette, on l'avait oubliée le temps du feu d'artifice, et comme elle avait toujours pas de freins, elle est partie...

- Direction ?

- Direction la gendarmerie... chuchota Stanislas.

- Et c'est là que...

- Et c'est là que le feu a sauté devant de la camionnette...

- Bourrée d'explosifs, qui a terminé sa course ?

- Ici ! Dit Stanislas, en lui faisant un sourire forcé.

- Oui précisément. Ici, dans nos locaux. Locaux qui ont pris feu à 8 heures et 12 minutes très précisément, d'après le rapport de mon collègue.
- C'est pour ça que je me dis, vu que le toit, il est plus là, je peux peut-être fumer ma...
- Non ! Il reste encore quatre murs et ces quatre murs représentent les locaux de la gendarmerie !
- Mais...
- Et il est interdit de fumer dans les locaux ! Hurla Pierre.
- J'essayais, c'est tout.
- Mais cela n'a pas suffi, n'est-ce pas ? Il a fallu que vous en rajoutiez !
- C'est la faute au pigeon. Le vivant, pas le mort. Il a suivi la camionnette, comme nous ! Et là, j'ai calé.
- Tu as mis une nouvelle fois en joue le volatile...
- Oui, il nous narguait de nous suivre... aussi !
- Aussi...
- Je l'ai eu en plein vol ! Désintégré, le pigeon !
- Oui, cette partie là, je la connais, j'y étais.
- Alors, raconte ! dit le vieux enthousiaste.
- Tu sais où il a fini ton pigeon ? DANS LE BOL DE SANGRIA ! La Sangria que notre nouveau et cher colonel allait se servir. Et tu sais où les restes du volatile ont atterri ?
- Non je vois pas...
- Sur le colonel !
- C'est ennuyeux ça, non ?

- A ce moment, nous ne savions pas que nos locaux étaient en feu parce que la réception se tenait dans les jardins de la gendarmerie. Et puis, à 8 heures et 18 minutes la camionnette...

- Explosait...

- Exactement !

- Tu vas te faire engueuler ?

- Moi ? Non ! Toi, oui !

- Tu crois que je vais faire de la prison ?

- Je ne sais pas Stanislas, je ne sais pas, répondit gentiment Pierre.

Le téléphone sonna. Pierre répondit par des « Oui, oui, d'accord, d'accord, pas de problème, merci »

- C'était l'hôpital. Fernand va bien ! Il a juste une cheville foulée.

- Ouf, elle est bonne, cette nouvelle ! Heureusement pour vous !

- Comment ça ?

- Vues les circonstances...

- Quelles circonstances ?

- Pour le Fernand !

- Où tu veux en venir Stanislas ?

- Hé ben, le Fernand, quand il a vu tous les gendarmes accourir, il a eu peur. Ça nous a rappelé la guerre. On a fui. C'est votre faute, s'il est tombé. Mais comme c'est toi, on portera pas plainte... Enfin, on verra !

Le surlendemain, les habitants du village pouvaient lire dans le journal local, le fait divers suivant :

« Suite à l'affaire du feu d'artifice du 14 juillet, en comparution immédiate, messieurs Lechwisrebkleski et Gauthier de Lacour ont été relaxés. Un non-lieu a été prononcé à cause d'un vice de procédure, le brigadier en charge de l'interrogatoire et parent d'un des accusés ayant omis de signaler l'heure de début de la garde à vue de monsieur Lechwisrebkleski. »

Derrière la porte

Marie-Hélène Boisier

Frouzins

Quand je suis en train d'écrire, je déteste que quelqu'un passe derrière moi et regarde par-dessus mon épaule. Cette présence m'est insupportable. Depuis toujours, toute intrusion dans l'espace où je me consacre à rédiger est formellement rédhibitoire. Je sais qu'ils l'ont compris, mais je ne peux pas le leur dire, je ne suis pas en mesure de le leur dire, ils n'ont qu'à me comprendre.

Ne me touchez pas !

Le type qui a les clés me regarde remplir des feuilles et des feuilles sans dire un mot. La femme est partie dans une autre pièce, mais je sais qu'elle m'observe. Le type lui a chuchoté à l'oreille qu'il repasserait la voir, enfin je crois bien qu'il a dit ça. Mes oreilles, ma peau, mes cheveux perçoivent tout. Tout le temps. Et ça me brûle.

Je n'écris pas tous les jours. Ils ont laissé des tas de feuilles blanches, au cas où. Nous ne parlons pas la même langue, ça m'est égal, mais ils veulent cependant tout savoir.

Aujourd'hui il me faut impérativement écrire pour libérer mes petites lignes. La clé de ma portée musicale est majuscule, mes notes sont noires, rondes et croches, crachées.

Comme un prestidigitateur dégorgeant une à une des lames de rasoir enfilées sur un fil, je vois s'aligner des phrases venues de quelqu'un d'autre que moi. Qui donc écrit ? C'est automatique aujourd'hui.

Ils m'installent souvent dans cette pièce. Je prends toujours le même stylo. Un noir, pas trop fin. Et j'allonge mes mots vers la droite avec ce style un peu désuet de l'école d'antan où il était bon d'afficher les pleins et les déliés. Je ne me souviens pas être allé à l'école, mais j'écris comme un écolier, ils l'ont dit.

Je ne me souviens pas avoir jamais appris. Je n'ai plus de souvenirs. Depuis quand suis-je ici ?

Je n'ai jamais embrassé personne et je ne sors pas.

Ne me touchez pas !

La porte demeure fermée à triple tour. Je détiens pourtant deux clés, celle de la porte du cellier qui cache les confitures et celle de la porte où je me tiens l'œil aiguisé dans la serrure pour regarder le film du dimanche soir, celui qui fait si peur et que je ne dois surtout pas regarder. Mais ce n'est pas ça qu'ils veulent savoir, ils attendent autre chose.

Est-ce que je dors en ce moment ? Est-ce que je rêve ? Je ne me souviens pas de dormir. Je me cogne contre le mur si je n'écris pas.

Ne me touchez pas !

Derrière la porte il y a certainement ces jardins que je décris dans mes rédactions, des jardins luxuriants, des fleurs qui n'existent que dans ma tête.

Je les imagine s'ouvrir, tournées dans de noires

allées bordées d'arbres séculaires en barreaux de chaises. Je vois aussi des colonnes de marbre qui s'effritent et saignent dès qu'on les touche. Il n'y a qu'un immense escalier qui monte comme une hélice vers un océan vide. Je m'invente des vacances, tête à l'envers au bord de la mer, des maisons blanches et bleues dont les fenêtres s'ouvrent sur la route bruyante, bouillante de froidure.

J'ai du vocabulaire, je parle parfaitement le grec et le latin, mais je ne comprends rien à leur langue, alors je préfère me taire.

Ne me touchez pas !

Qu'est-ce qui se cache derrière cette porte pour qu'on me pousse encore et toujours à décrire ce qui se trouve derrière ? Ils veulent connaître. Je dirai tout et puis aussi je mentirai comme avant, comme demain, quand je mentirai encore.

Je leur raconterai qu'il y a une chambre tapissée de mauve avec une cheminée collée au mur, un âtre flamboyant où le feu s'est éteint depuis longtemps. Pire ! Je leur raconterai l'histoire de ce petit garçon pleurant dans un cachot noir de trop de tendresse. Je lui inventerai un prénom, un âge, une vie de misère avec de pauvres petits bras qui cachent son visage et aussi des coups qui pleuvent.

Il faudra bien inventer quelque chose pour leur faire plaisir, leur donner une piste à suivre, à développer, à analyser, une note à estimer, une raison d'être là. Sinon à quoi je sers, moi ?

J'ai compris depuis très longtemps qu'ils aimaient mieux lire la souffrance. Enfin, la mienne ! Celle que je suppose devoir endurer. La douleur passe mieux que le bonheur en écriture et on peut la traduire aussi en langage des signes. C'est dire si c'est universel, le malheur ! Tout le monde aime les victimes, tout le monde veut espionner et savoir ce qu'il y a derrière les portes. Celles des orphelinats, des hôpitaux, des sanatoriums, des asiles de fous, derrière les portes des cellules des prisons, dans la tête des gens.

Alors quand ils ont leurs réponses, ils pleurent ou ils rient tous ensemble, ils gémissent en chœur sur la cruauté du monde. Ils décident de le refaire, ils légifèrent pour que tout s'arrange. Ils me regardent avec leurs bouches écarquillées.

Ne me touchez pas !

Il n'y a ni serrures, ni clés, il n'y a rien derrière la porte. Je vous le répète, il n'y a rien, que du vide, plein de vide.

Ils m'ont donné un drôle de nom et je sais qu'ils m'appellent tous ainsi et qu'ils sont fiers de moi, parce que je suis leur premier.

Je ne sais pas comment je me prénomme en réalité. Si je sais ! Ils ont dit que je suis « leur syndrome d'Asperger ».

Laissez-moi finir d'écrire ! Ne me touchez pas ! Fermez la porte en sortant ! Laissez-moi écrire !

L'homme sombre

Ursula Henschel

Seysinet

7 mai. Je n'en reviens pas : j'ai ouvert mon journal et j'ai vu que cela fait plus de huit mois que je n'y ai rien noté. Il faut bien dire qu'il ne se passe pas grand-chose depuis que les enfants sont partis de la maison : Georges fait son jardin et moi, dès que le temps n'est pas trop détestable, j'attache mon chevalet sur le dos et je pars en montagne pour trouver un motif.

C'est bien ce que j'ai fait aujourd'hui, mais là il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. J'avais marché une bonne heure et je me trouvais au bord d'un magnifique petit lac de montagne. Je m'apprêtais à peindre un bouleau qui se trouvait là. Mon dessin était déjà bien avancé, et je le regardais avec satisfaction quand l'homme, sombre, est passé. Il a regardé ma peinture avec attention puis m'a demandé :

- Pourquoi peignez-vous le mensonge ?

Devant mon air ébahi il a ajouté :

- Vous peignez un bel arbre, mais vous savez bien qu'il va crever, qu'il n'a survécu à la sécheresse jusqu'à maintenant que grâce à ses réserves, mais que c'est la fin.

Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui dire de s'occuper de ses oignons, d'ailleurs il est parti tout de suite. Je voulais retourner à mes pinceaux, mais tout

d'un coup je n'avais plus du tout envie de peindre cet arbre. Je suis rentrée à la maison, de mauvaise humeur.

22 *mai*. Pendant plusieurs jours je suis restée à la maison, dégoûtée. Georges a fini par me remonter le moral :

- Tu ne vas pas te laisser influencer par un mec qui est à côté de ses pompes ! Ne te laisse pas faire, retourne.

Il avait raison. A nouveau, j'ai attaché mon chevalet sur mon dos et, entêtée, je suis retournée au même lac. L'homme m'avait bien dégoûtée de l'arbre et j'ai décidé de peindre le lac qui, lui, ne risquait pas d'être à sec. J'avais déjà réussi à rendre assez bien les glaciers qui miroitaient dans le lac. C'est plutôt difficile, l'image est troublée par les petits mouvements de la surface de l'eau. Enfin, j'étais contente.

C'est alors que l'homme sombre est passé lentement. Il a regardé ma peinture et il a dit :

- Encore du mensonge, vous savez bien que le lac est complètement pollué par le dégazage des avions : n'avez-vous jamais vu des poissons à la surface, le ventre en l'air ?

Avant que je n'aie pu répliquer, il avait disparu. Je me suis mise à pleurer, j'ai tout emballé et à la maison, j'ai continué à pleurer sur l'épaule de Georges.

2 *juin*. Décidément, j'ai repris mon courage à deux mains. Mais je répugnais à retourner dans la montagne, où je m'attendais à retrouver l'homme sombre. Je me

suis contentée de m'installer dans un parc, à regarder les jeunes faire des acrobaties sur une planche à roulettes entre deux monticules qui étaient prévus pour cela. J'ai repéré un garçon au visage particulièrement intéressant. J'ai essayé de rendre l'expression heureuse de son visage quand il était en l'air entre les deux monticules.

Au moment où je sentais que j'allais réussir, l'homme sombre est passé lentement. Que pourrait-il bien avoir à dire ? Le garçon ne mettait certainement pas l'équilibre écologique en danger !

- Vous peignez un jeune heureux, alors que ce gars tyrannise sa famille pour qu'elle lui achète les baskets les plus chères, il fume en cachette et pas seulement du tabac et se comporte comme un voyou avec les filles !

C'en était trop, je me suis retournée pour le gifler, mais il avait disparu.

Si ça continue, je vais arrêter la peinture !

9 juin. Georges ne m'a pas lâchée :

- Tu as élevé trois enfants, sans beaucoup d'argent. Tu as toujours su faire face, et maintenant, tu vas te laisser impressionner par un fantôme ?

Georges sait toujours ce qu'il faut dire et à quel moment.

Je suis repartie avec mon chevalet, mais j'avais un plan. Je suis retournée dans la montagne et j'ai commencé à peindre avec toute mon énergie. J'attendais le bonhomme, mais il ne s'est pas montré

tout de suite. J'ai louché un peu pour le voir arriver et j'ai fait semblant de cacher ma peinture.

L'homme sombre s'est approché de plus en plus, j'ai enlevé ma main et lui ai montré ma peinture : la toile était toute couverte de noir, avec quelques tâches de gris. Au milieu il y avait un gros pâté noir en relief. J'avais superposé plusieurs couches de peinture. Le tout était barré par deux gros traits rouges en diagonale.

- C'est quoi ça ? a demandé l'homme sombre.

- C'est vous !

L'homme a fait un saut en arrière comme si on lui avait marché sur les pieds, son visage était tordu de terreur. Il a disparu à toute vitesse. Je jubilais, j'avais gagné et j'ai vite retourné ma toile. Au dos, j'avais réussi l'image d'un magnifique lys orangé.

13 juin. J'ai gagné.

Tous les jours je suis retournée « sur le motif » un peu par provocation. Je ne l'ai pas revu et, c'est drôle, il me manquerait presque.

Qu'est ce que je vais pouvoir noter dans mon journal maintenant ?

Né en 1918

Victorien Marchand

Bordeaux

Je suis né le 11 novembre 1918, à Paris, dans un petit deux-pièces donnant sur la rue Ménilmontant. Au même moment, dans la forêt de Compiègne, la guerre s'achevait.

Comme tous les hommes de sa génération, mon père était parti au front. J'avais été conçu lors d'une des rares permissions que l'on accordait aux soldats entre deux offensives. L'accouchement avait été un supplice pour ma mère, qui n'avait personne à ses côtés. Entre la guerre et la grippe espagnole, on mourait de partout en Europe ; le sort voulut néanmoins que je survive. Seule, sans nouvelles de mon père, ma mère me prénomma Ferdinand, en hommage au maréchal Foch qui avait conduit la France à la victoire.

Mon premier souvenir d'enfance fut le visage de mon père. Blessé une première fois dans la Somme, il avait ensuite été sérieusement gazé lors d'un assaut, deux ans après. Il était resté plusieurs semaines entre la vie et la mort et n'était sorti de l'hôpital qu'après de longs mois de convalescence. Pour lui, comme pour tant d'autres, le retour à la vie civile avait été un choc.

L'ypérite avait atrocement brûlé son visage, et il avait perdu l'usage de son œil gauche. Il était tout

proche de l'obus lorsque celui-ci avait explosé, répandant son nuage toxique aux alentours. Mon père était désormais l'une de ces innombrables gueules cassées, de ces soldats que la guerre avait défigurés et dont les gens détournaient le regard avec dégoût. Mais pour le petit enfant que j'étais, mon père avait toujours été ainsi.

Le gaz avait également touché les voies respiratoires et rongé ses bronches, le rendant incapable du moindre effort physique. Quand il parlait trop longtemps, de sa voix atone et rocailleuse, il était pris de violentes quintes de toux qui le forçaient à s'aliter. La nuit, ma mère et moi étions souvent réveillés par ses râles, et s'occuper de lui devint une activité à part entière.

Pour vivre, nous n'avions que la pension de guerre ; aussi, ma mère fut-elle obligée de faire des ménages pour joindre les deux bouts. Nous étions une famille misérable parmi des millions d'autres, survivant tant bien que mal dans le spectre de la guerre fraîchement éteinte.

Les relations entre mes parents étaient houleuses. Compatissante, ma mère prenait soin de mon père avec une dévotion rare, sans jamais perdre patience, lui prodiguant inlassablement les mêmes gestes de réconfort. Malgré tout, elle ne pouvait supporter la vision du monstre qu'était devenu son mari, affectant toujours de regarder ailleurs quand elle lui parlait. Mon père, qui était un an plus tôt un jeune homme robuste,

supportait mal d'être un fardeau pour nous, et s'en voulait terriblement de gâcher notre vie. Il le manifestait par de fréquentes crises de mauvaise humeur et un tempérament morose. Je sus, plus tard, que c'est vers cette époque qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours et que ma mère l'en avait empêché, ce qui n'avait fait qu'ajouter à son acrimonie.

C'est dans cette ambiance que je grandis, pendant ces années 20 qui ne furent pas, loin s'en faut, les *Années Folles* dont on parle dans les livres. L'insouciance, la liberté des mœurs, le jazz, je ne connus rien de tout cela. Mon univers s'arrêtait à l'école et à l'appartement aux persiennes toujours closes, les rayons du soleil incommodant mon père.

Sans doute sa mort eut-elle amélioré les choses, tant pour lui que pour nous, mais envers et contre tout, il survécut. Il pouvait me parler de la Grande Guerre pendant des heures, de sa voix sifflante, racontant les tranchées, les bombardements, les copains tués. J'écoutais attentivement, en hochant la tête de temps à autre. Il ne parlait jamais de la honte qu'il éprouvait à se sentir ainsi diminué. Sans doute m'aimait-il. Dans mon esprit d'enfant, je ne le trouvais ni affreux, ni moins bien qu'avant, et la vue de sa peau parcheminée et des bourrelets de chair irritée à la place de son orbite gauche me semblait naturelle. Jamais il ne m'appela Ferdinand : il vouait désormais une haine féroce à l'état-major, à la république, à tous ceux qu'il

estimait responsables de la guerre, détestant par-dessus tout le maréchal Foch. Cela lui donnait l'occasion de longues et stériles disputes avec ma mère à propos de mon prénom, disputes qui se terminaient quand, haletant, l'air venait à lui manquer et qu'une toux profonde le terrassait.

Avec la crise, tout espoir d'amélioration s'évanouit brusquement. La pension de mon père devint insuffisante pour nous nourrir tous les trois, et les petits travaux qu'effectuait ma mère devinrent fort aléatoires. Mon certificat d'études en poche, je dus donc quitter l'école et trouver moi aussi un travail. J'en fis plusieurs : terrassier, garçon de café, coursier, manœuvre. A chaque fois, il s'agissait de besognes pénibles et mal payées, mais qu'à l'époque, nul n'aurait osé refuser : le chômage était au plus haut.

Travailler m'offrait du moins un peu d'indépendance, et j'en vins vite à faire tout pour rentrer chez moi le plus tard possible. Je haïssais cet appartement misérable, qui puait la guerre et la mort. J'étais trop jeune pour me marier, trop pauvre pour trouver une autre situation. Très vite, je m'inscrivis aux cours du soir, dans un premier temps parce que passer deux heures dans une pièce chauffée en compagnie d'autres gens m'apparaissait infiniment préférable au souper silencieux qui m'attendait rue Ménilmontant. J'avais obtenu mon Certificat avec mention, et je craignais moins les études que les travaux ingrats.

Les années suivantes, la situation s'améliora timidement. La longue série des métiers que j'exerçai ne cessa pas de s'allonger, et peu à peu, ma mère et moi commençâmes à mettre un peu d'argent de côté ; mais de bonheur, il n'en était pas question.

En mai 1936, ce fut la période des grandes grèves. Sans le dire à mon père, je partais tôt le matin, comme pour travailler, et je passais la journée à flâner dans Paris, visiter les monuments, les espaces verts, me joindre aux réunions ouvrières, savourant cette liberté qui m'était offerte pour la première fois de ma vie. C'est durant cette période que je me rendis compte que j'étais un beau jeune homme de dix-huit ans et que mon avenir ne se résumait pas à décharger des cageots pour faire vivre mes parents. Je rencontrai une ravissante jeune fille, Françoise, qui allait par la suite devenir ma femme. Ensemble, nous passâmes, durant ces grèves, un merveilleux printemps. Quand elles cessèrent, ma décision était prise : j'allais changer de vie. Je m'engageai dans la police afin de trouver un emploi gratifiant, stable et bien rémunéré : pour quelqu'un qui avait arrêté l'école juste après le Certificat et qui avait continué en autodidacte, c'était un certain succès, et ma mère pleura de joie lorsque je lui annonçai. Dans la foulée, je me fiançai avec Françoise, espérant bien rattraper une jeunesse laborieuse.

Après mon service militaire et notre mariage, nous

avons emménagé dans le quartier latin. Je pratiquais mon métier honnêtement, sans zèle excessif, ni déplaisir, et nous voulions un enfant.

Hélas, nous étions en 1938, et des nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon. On commençait à parler de guerre avec l'Allemagne. Guerre : le mot même était terrifiant. A sa simple évocation, je revoyais mon père, hideux, infirme, cloîtré dans un minuscule appartement depuis vingt ans, marqué à jamais dans sa chair et dans son âme. Je m'imaginai les scènes qu'il m'avait décrites, les charges à la baïonnette qui se terminaient dans le sang avant même d'avoir atteint les tranchées ennemies, les hommes qui devenaient fous sous les explosions d'obus ; je revoyais ma mère, qui avait sacrifié les plus belles années de sa vie pour faire survivre un monstre qu'elle n'aimait plus.

Guerre. La première fois que ce mot apparut en gras sur les manchettes de journaux, je sentis mes jambes se dérober sous moi et je dus m'asseoir à la terrasse du café le plus proche. Je ne parlais de cet accès de frousse à personne, bien entendu, et en public j'affectais de rester détaché lorsque je discutais de l'éventualité de la survenue d'un conflit entre la France et l'Allemagne nazie.

Deux sentiments contradictoires m'assaillaient : la hantise d'une mobilisation générale, mais également la certitude que si tel était le cas, il serait de mon devoir d'y aller et de me battre dignement. Dans toutes les conversations que j'avais eues avec lui, jamais mon

père n'avait montré un signe de regret. Chez cet homme qui n'avait aucune raison d'aller se faire tuer pour une politique qu'il ne cautionnait pas, aucune lâcheté, aucune velléité de désobéissance. Lorsque, sur le Chemin des Dames, on lui demandait pour la huitième fois en trois jours de repartir à l'assaut, il y allait, avec résignation : pas pour la France, ni pour la gloire, mais parce que les copains y allaient, et qu'il ne pouvait pas les laisser tomber.

Au fond de moi, il y avait également cette vieille certitude d'Européen : chaque génération doit, un jour, abandonner ses occupations pour aller à la guerre. Père, grand-père, arrière-grand-père, chaque homme de ma famille avait servi la France lorsqu'elle était menacée, et l'avait fait bravement, œuvrant avec humilité pour une cause qui le dépassait. Désormais, serait-ce mon tour ?

Quand les accords de Munich furent signés, nous fûmes des millions à soupirer de soulagement : la guerre avait été évitée, et cela n'avait pas de prix. Même mon père parut rassuré de savoir que son fils n'allait pas risquer, lui aussi, sa vie sur un champ de bataille.

Un an plus tard, atroce supplice de la douche écossaise, il nous fallut déchanter quand la France déclara la guerre à l'Allemagne.

Le 3 septembre, je fus mobilisé, et le 6, notre régiment partit pour l'Alsace. Les meilleures unités de l'armée française étaient alors affectées à ce secteur

afin de garnir la ligne Maginot. Au vu de ces fortifications de béton, des canons dont elles étaient équipées, de ces kilomètres de galeries souterraines et de la confiance dont faisaient preuve les soldats d'active, nous, les réservistes, fûmes vite rassurés : si mauvaises que puissent être les nouvelles de la Pologne, écrasée dès les premiers jours de l'offensive par l'avance foudroyante des Allemands, nous avons la plus puissante armée au monde, dont les sacrifices de gens comme mon père avaient contribué à forger la légende.

Je m'attendais à ce qu'un long pilonnage d'artillerie précède un assaut en règle sur la ligne Siegfried : il n'en fut rien. Les jours se passaient au cantonnement sans que rien ne bouge de part et d'autre du front. Bien au chaud dans nos abris, nous passions notre temps à patrouiller, jouer aux cartes, manger et dormir, à peine troublés par quelques exercices et alertes aériennes.

Vers le milieu du mois, on nous rassembla en rangs pour écouter notre colonel. Chaque régiment devait constituer son Corps Francs, un petit groupe de soldats chargé de s'infiltrer derrière les lignes allemandes durant la nuit et d'effectuer des coups de main pour capturer des prisonniers ou désorganiser l'ennemi. Il insista sur le danger que représentaient ces opérations. Il lui fallait quelques hommes fiables et triés sur le volet.

En entendant le discours du colonel, je me sentais me désagrémenter intérieurement. La peur, une peur

panique qui ne m'avait pas quitté depuis mon arrivée sur le front. Quand j'entendis la phrase rituelle « Volontaires, sortez des rangs ! », je me demandais qui pouvait être bien aussi fou pour s'avancer. Mes camarades me regardèrent étrangement. Sans savoir ce qui avait bien pu me pousser, j'avais moi aussi fait un pas en avant. Une vague de fierté m'envahit : moi, fils d'un ancien combattant décoré, j'avais su dépasser ma peur et me porter volontaire pour une mission dangereuse. Ce sentiment fut de courte durée : devant l'affluence de candidatures, on sélectionna d'autres soldats, et les patrouilles partirent bientôt régulièrement, de l'autre côté des lignes, sans moi.

J'étais partagé entre le soulagement de ne pas avoir à risquer ma vie et la déception de ne pas appartenir au même monde que ces casse-cous. Je m'imaginai déjà décrire à mon père, dans une longue lettre, l'action héroïque dans laquelle j'avais été impliqué. Il me fallut déchanter.

Fin octobre, notre régiment fut envoyé à l'arrière pour se reformer et accueillir de nouveaux réservistes.

Cette drôle de guerre dura encore plusieurs mois, durant lesquels notre régiment alternait entre la seconde ligne et les cantonnements confortables de l'arrière. Les permissions étaient accordées avec largesse, la nourriture était bonne, l'entraînement consistait à marcher au pas et à faire du terrassement. En novembre 1939, lors d'un passage à Paris, je pus

voir naître mon fils, Antoine, ce qui me valut trois jours de repos supplémentaires. J'eus le cœur gros en repartant en Alsace, en pensant que quand la guerre éclaterait vraiment, je pourrais me faire tuer d'un moment à l'autre, laissant derrière moi une femme et un gosse. Ou bien, comme moi vingt ans auparavant, Antoine verrait-il revenir son père blessé, défiguré, inutile, grandirait-il dans une maison sentant le désinfectant et la mort ?

Noël se passa calmement, entre camarades. Un peu mélancoliques, nous parlâmes de nos familles, de nos épouses, restées à l'arrière, espérant que la guerre serait bientôt finie et que nous pourrions reprendre nos activités. Le mois suivant, notre régiment fut affecté dans les Ardennes, près de la frontière belge, réduisant encore, s'il était possible, nos chances de voir un jour le combat. La guerre était bien loin.

Le 10 mai 1940, Hitler déclencha sa grande offensive, attaquant par la Belgique, comme au cours de la guerre précédente. Toute l'armée fut mise en état d'alerte. Dans tous les villages, tous les cantonnements à proximité de la frontière, les troupes se mirent en branle, montant au front par tous les moyens possibles, à pied, à cheval, en charrette, en camion, en train.

Nous avons été envoyés à l'arrière, et à cette date, de nombreux soldats étaient en permission. Ce ne fut que le 14 mai que, enfin au complet, notre régiment se

dirigea vers le front.

Des bruits circulaient concernant la survenue d'une percée ennemie dans les Ardennes qu'on nous envoyait pour colmater. Toute la journée, nous avions entendu des bombardements et vu un grand nombre d'avions, venant de part et d'autre des lignes, passer au-dessus de nos têtes. Les premiers communiqués officiels faisaient état de durs combats en Belgique, tournant à l'avantage des forces alliées. En revanche, l'intrusion ennemie dans les Ardennes, massif boisé réputé impraticable, ne lassait pas d'étonner.

Nous nous mîmes en route, par une belle journée de printemps, marchant vers les combats. Le soleil brillait, il faisait chaud, les herbes folles des prés et les branches des arbres en fleurs ondulaient sous l'effet d'une douce brise, bienvenue pour les hommes qui marchaient, sac au dos et fusil à l'épaule. Il était difficile de croire que pendant ce temps, à quelques dizaines de kilomètres, des jeunes hommes de trois nationalités différentes, qui ne se connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, se combattaient farouchement et mouraient dans la fleur de l'âge.

Les routes de la région étaient mauvaises et surpeuplées. A perte de vue, ce n'était que la masse brune des soldats français, avec, au milieu de cette marée humaine, des camions, des charrettes, des chevaux, parfois une automitrailleuse, ou une voiture d'état-major cherchant à se frayer un chemin. Pour ajouter à la désorganisation ambiante, certaines unités

arrivaient en sens inverse, composées de fuyards, d'hommes désorientés, mais également de civils quittant la région des combats. Tout en piétinant, nous discutons entre nous, remarquant qu'à cette allure, il nous faudrait bien trois jours pour rejoindre la zone des combats.

Une vague de panique submergea soudainement la route. Dans le ciel, six petits points noirs venaient d'apparaître, grossissant à vue d'œil, se dirigeant droit sur nous. Amis ? Ennemis ? Le doute ne fut plus permis lorsque le premier Stuka piqua vers nous, dans le hululement assourdissant de sa sirène et de son moteur poussé à plein régime. Aussitôt, tout le monde s'égaya, tentant de quitter la route pour les champs qui la bordaient. De mon côté, je me précipitai dans le fossé, essayant de me faire aussi petit que possible.

Le staccato des mitrailleuses se fit entendre, tandis que des gerbes de poussière étaient soulevées à cent mètres de ma position ; puis ce fut le froufrouement caractéristique d'un objet lourd qui chute, et la bombe explosa, dans un vacarme assourdissant. Bien que pelotonné dans mon trou, essayant de me fondre avec le sol, je ressentis un souffle brûlant sur tout mon corps, tandis que des débris divers retombaient en cascade autour de moi.

Essayant de réajuster mon casque, je risquai un œil au-dehors. La bombe était tombée en plein sur la route, pulvérisant un camion qui se trouvait là. Plusieurs corps étaient étendus, et quelques

gémissements s'élevaient, ainsi que le hennissement d'un cheval touché à mort.

Le bruit d'une seconde sonnerie me fit baisser la tête. La première attaque m'avait pris par surprise : cette fois, je savais à quoi m'attendre. La bouche sèche, les dents serrées, tous les muscles de mon corps atrocement tendus, je priai pour que le pilote du Stuka choisisse une autre cible.

Le point d'impact était plus loin, peut-être à deux cent mètres de là, près d'un char immobile que son équipage avait abandonné. En revanche, j'eus l'impression que la troisième bombe m'était destinée. Lorsqu'elle explosa, je sentis mes plombages trembler, ainsi qu'une vive douleur aux tympans.

J'eus envie de me lever, de courir, de fuir cet endroit au plus vite, persuadé que la quatrième bombe ne me raterait pas. A quoi servait un fantassin, si entraîné soit-il, sous un tel déluge de feu ? C'était ça, la guerre, se terrer dans un trou en crevant de frousse, et en se demandant si ce coup ou le prochain allait nous tuer ? La vision d'un homme, courant à perdre haleine et hurlant comme un possédé, volatilisé dans l'explosion de la quatrième bombe me convainquit de rester dans mon abri dérisoire.

J'avais espéré m'accoutumer, mais c'est avec encore plus d'appréhension que je regardai les deux derniers Stukas piquer à leur tour sur notre colonne, faisant feu de toutes leurs armes, tandis que deux gros œufs noirs

se détachaient de leur ventre, tombant, tombant... droit sur moi.

Quasi simultanées, les deux explosions dépassèrent en violence toutes les précédentes. Je me sentis heurté au niveau du dos et la panique s'empara de moi. J'avais peur de la mort, mais pire encore était celle d'être mutilé à tout jamais, comme mon père. En dégageant une de mes mains, je tâtonnai à l'endroit où j'avais été touché, la ramenant poisseuse de sang. Je gémis à voix haute, imaginant ce qui allait suivre : la douleur, l'évacuation sur l'hôpital de campagne, l'opération, la convalescence, le rapatriement, et le restant de la vie dans un fauteuil roulant, paralysé à vie, à la charge de Françoise...

J'essayai de me lever, et, à ma grande surprise, j'y parvins. L'objet qui m'avait percuté était une jambe humaine, sectionnée au niveau de la cuisse. J'étais indemne. Avec dégoût, je détournai le regard de la jambe, regardant sans les voir les carcasses brûlantes des véhicules détruits, les corps jonchant la route, les blessés appelant à l'aide, et les soldats, en désordre, revenir une fois l'alerte passée pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

La vraie guerre commençait.

On a retrouvé le capitaine parmi les corps couchés, un énorme éclat métallique fiché dans le dos, avec sous lui une tache poisseuse qui maculait l'asphalte. Nous étions plusieurs, debout autour de lui, hébétés, ne sachant trop quoi faire, jusqu'à ce qu'un jeune

lieutenant énergique donne des ordres et nous remet en route.

Nous marchions silencieusement, perdus dans nos pensées, encore choqués par le bombardement. Je ruminais avec fatalisme les histoires que mon père me racontait autrefois, tandis que je tentais d'imaginer ce qu'on devait éprouver, sous un tel déluge de feu. Je le savais, maintenant.

Mais, aussi curieux que cela puisse paraître, cette épreuve nous avait endurcis. Nous savions maintenant à quoi nous attendre, et nous étions prêts à nous battre pour venger nos camarades tombés. Avant les Stukas, nous n'étions que des bleus : désormais, nous étions des hommes.

Le soleil commençait à décliner et le souvenir des tanks calcinés et des cadavres jonchant la chaussée se dissipait petit à petit, tandis que nos pas se faisaient plus lourds, la chaleur sous la vareuse plus oppressante, nos pensées plus engourdies. La petite route départementale était déserte, les convois et les civils se faisant de plus en plus rares au fur et à mesure de notre chemin. Il y avait bien une demi-heure que nous n'avions croisé personne, depuis une section de dragons qui roulait en sens inverse et à toute allure, dans leurs camions bâchés.

Était-ce la fatigue, la température, l'abattement ? Personne ne fit attention au grondement des chenilles, et ce qui restait de la compagnie se rangea en file indienne, sur la droite, pour laisser passer la colonne

de tanks qui arrivait en face. Le lieutenant porta sa main à son casque pour saluer le chef de char, sans paraître remarquer les croix noires sur le blindage.

En quelques secondes, nous étions entourés par les monstres de métal qui pointaient leurs canons sur nous. Ma main se crispa sur la sangle du fusil, toujours à l'épaule, tandis que j'hésitais sur la conduite à tenir. Durant la marche, je m'étais résolu à me battre jusqu'au bout, à ne pas montrer de signe de lâcheté, et tant pis si je devais y rester. Mais que pouvions-nous face à des tanks ? Toute résistance ne pourrait mener qu'au massacre.

Le lieutenant devait se poser les mêmes questions que moi car, au bout d'un moment, il leva lentement les bras, suivi par le reste de notre troupe. Délestés de nos armes, nous reprîmes notre chemin sous la surveillance de quelques soldats allemands, visiblement mécontents d'avoir été choisis pour escorter les prisonniers. Derrière nous, les Panzers repartaient dans un nuage de poussière, s'enfonçant plus profondément encore en terre française. Pour nous, la guerre était terminée.

L'Oflag de fortune dans lequel nous avons été parqués s'est très vite rempli, tandis que les nouvelles qui nous parvenaient du front par nos geôliers allemands étaient de plus en plus mauvaises : la capitulation de la Belgique, les meilleures armées

alliées encerclées à Dunkerque, l'offensive sur la Somme, Paris déclarée ville ouverte...

Mon premier souci fut de prévenir Françoise que j'étais en vie, mais c'est avec une certaine honte que j'envoyai la carte postale fournie par l'administration allemande, indiquant mon statut.

Je pouvais diviser mes camarades prisonniers en deux catégories : les premiers, moins nombreux qu'on ne le pensait, heureux d'en avoir fini avec la guerre et attendant avec impatience leur retour chez eux, se moquant comme d'une guigne de la défaite ; et puis, il y avait ceux qui avaient combattu bravement, avaient parfois été blessés, avaient donné le meilleur d'eux-même et qui avaient finalement été capturés au terme d'un combat inégal. Ils avaient le visage grave et fermé et ne desserraient pas les dents, n'acceptant pas que tant d'entre eux aient versé de leur sang en vain.

Je ne partageais pas la satisfaction des premiers, mais je n'avais à mon actif aucune action héroïque qui m'aurait fait admettre des seconds. Lorsque nous entendîmes le discours radiodiffusé du maréchal Pétain annonçant qu'il fallait cesser les combats, beaucoup l'applaudirent, certains le huèrent. Pour ma part, je me tins coi.

Pendant les quelques mois que je passais prisonnier, je fus isolé, partagé entre la honte d'être vaincu et le soulagement d'être en vie. Le manque de nourriture, l'hygiène déplorable des camps surpeuplés, le manque de nouvelles de la métropole, tout cela

contribuait à rendre la captivité plus pénible et plus humiliante encore. Nous attendions de rentrer en France, sans savoir ce qui se passerait après. Comment allait-on nous juger ? Qu'est-ce que les Allemands avaient fait de notre pays ?

La vie reprit bientôt son cours. Les Allemands s'étaient rendu compte que la France avait besoin de policiers, de pompiers, de médecins et d'administratifs pour continuer à tourner, aussi fus-je bientôt libéré pour reprendre mon service. Je quittai l'Oflag avec des lettres que mes compagnons m'avaient chargé de transmettre à leurs proches restés en France, pour arriver à la nuit tombée dans un Paris obscurci par le black-out, dont les ruelles sombres et humides résonnaient du bruit des bottes des patrouilles allemandes. Interdiction de se déplacer à la nuit tombée sans *ausweiss* (laisser-passer), comme je ne tardais pas à l'apprendre.

En apparence, l'occupation ne changeait pas grand chose à nos activités : Françoise et moi habitions toujours dans le quartier latin, le petit Antoine apprenait à marcher, je partais travailler chaque matin pour rentrer le soir, j'allais déjeuner tous les dimanches chez mes parents. Pourtant, nous avions au quotidien de nouvelles compagnes : la faim, le froid, la peur, et ce sentiment diffus mais tenace d'être passé pour toujours dans le camp des perdants.

J'avais connu mes compatriotes gueulards, prompts à défendre chèrement leurs acquis. A mon retour de

captivité, je les trouvais honteux et soumis. Pourtant, les motifs d'indignation ne manquaient pas. Chaque semaine ou presque, le joug allemand se faisait plus lourd à porter. Réquisitions, rationnement, interdictions en tous genres, exécutions d'otages, arrestations sommaires, sans compter les interminables défilés militaires sur les Champs-Élysées. A chaque nouveau décret, je ressentais une bouffée d'indignation. Non, me disais-je, ce n'est pas possible ! Les Français ne peuvent pas accepter ça, ils vont se rebeller.

Et puis finalement, rien ne se passait. Nous ne nous étions pas battus quand nous avions la plus puissante armée du monde, que pouvions-nous faire alors ? Quand on a laissé passer l'inacceptable une fois, on le laisse passer également les fois suivantes.

Mon père parlait de moins en moins, devenait taciturne. A sa façon de ne plus me regarder dans les yeux, il me faisait comprendre qu'être vaincu et valide était le pire statut qui soit. J'avais envie de lui dire que je m'étais battu, moi aussi, que j'avais risqué ma vie, que nous avions tous fait de notre mieux, mais les mots ne sonnaient pas juste. Alors, je racontais des banalités à ma mère, qui supportait ces nouvelles épreuves avec le même stoïcisme, comme si son calvaire ne devait jamais prendre fin.

La semaine, mon service sous l'uniforme était entaché du spectacle répugnant des trafiquants, profiteurs, germanophiles zélés, bandits reconvertis

dans le marché noir, toute cette frange de l'humanité qui proliférait dans les pires moments, salissait notre honneur et affamait notre pays. Parfois, un acte de terrorisme sur les occupants était suivi de représailles terrifiantes qui renforçaient tant notre colère que notre crainte.

Quand notre sentiment de servir de paillason devenait trop intolérable, avec certains collègues, nous nous efforcions de faire quelque chose de futile pour préserver une ultime parcelle de fierté. Nous donnions de fausses indications aux soldats allemands, arrêtions leurs camions pour leur expliquer qu'ils avaient un pneu crevé, faisons semblant de ne pas comprendre leur mauvais français. Et puis ça s'arrêtait là, parce que nous ne pouvions pas aller plus loin.

Les mois passèrent, puis les années, le pire succédant au pire. C'est vers cette époque que mon père mourut. Le manque de soins et de nourriture, les bombardements, le froid, à tout cela il avait résisté sans peine ; mais il n'avait pas survécu à la honte.

J'ai dû crier pendant mon sommeil. Il y a cette sirène stridente, qui résonne longuement à l'intérieur de mon crâne, sans que je puisse rien faire pour l'arrêter. Tous mes muscles sont tétanisés par la peur. C'est la sirène du Stuka qui pique sur moi, seul sur cette petite route de campagne, et qui s'apprête à lâcher la bombe qui va me tuer. Je me réveille en sursaut, haletant, en sueur, les oreilles vrillées par le

timbre métallique de la sonnerie.

Il est quatre heures du matin. Deux fois, dans la nuit, l'alarme antiaérienne nous a fait sortir du lit. A chaque fois, il a fallu lever le petit Antoine, enfiler en vitesse une robe de chambre, descendre à la cave servant d'abri, pour s'y entasser avec tous les occupants de l'immeuble. A chaque fois, il y a cette étrange odeur de suif de bougie, de fumée de cigarette, de transpiration humaine et de peur. Cette nuit, les bombes n'étaient pas pour nous. Mais cette sonnerie de réveil, elle, m'est destinée.

Ma tête est encore lourde et bourdonnante, mélange d'épuisement physique et d'une profonde lassitude morale. Même quand le soleil brille, le jour est vert-de-gris et les nuits peuplées de cauchemars. Chaque jour, je dois endosser mon rôle de père de famille, de travailleur honnête, de représentant de l'ordre, dans ce monde dont la saleté me répugne.

Je me lève, chancelant, sans un regard pour Françoise qui continue à dormir, prenant des forces en prévision de la queue de deux heures qu'elle fera tout à l'heure chez le boucher.

Il fait encore nuit quand je pénètre dans le commissariat. Tous les collègues sont là, écoutant d'un air endormi les consignes d'un pont important de la préfecture. Les conversations sont rares, chacun repense avec nostalgie au lit qu'il a dû quitter. Je ne retiens qu'une chose de cette réunion interminable, c'est que je serai sous les ordres de Lefèvre, et que

Bergeron conduira la fourgonnette.

Il nous faut bien vingt minutes pour faire démarrer le gazogène, ce qui fait enrager Lefèvre. C'est qu'il n'a pas l'habitude d'avoir de telles responsabilités, alors il fait du zèle. Nous nous mettons finalement en route, sillonnant un Paris désert.

Le premier arrêt a lieu rue Vieille-du-Temple. Bergeron attend, moteur tournant, tandis que Lefèvre et moi entrons dans l'immeuble. La concierge, en robe de chambre et bigoudis, sort de sa loge pour battre en retraite, terrorisée, à notre arrivée. Aujourd'hui, nous ne venons pas pour elle. Et demain ?

- Troisième gauche, indique Lefèvre.

Je le suis sans enthousiasme. Des coups sourds frappés à la porte. Une femme au teint blafard nous ouvre.

- Madame Klein ? Demande Lefèvre d'un ton dur, en exhibant sa plaque.

Elle hoche la tête, et nous entrons dans l'appartement. Son mari vient la rejoindre, en pyjama, en tenant par la main un petit garçon. Lefèvre continue, sortant des papiers :

- Henri Klein, profession ébéniste, Josette Klein née Brustein, et votre fils Antoine Klein, résidant 4 rue Vieille-du-Temple ?

- Oui, répond le mari, abasourdi.

- Habillez-vous et veuillez nous suivre.

Monsieur Klein ne se laisse pas faire. Il demande sous quel motif nous agissons de la sorte, où seront-ils

emmenés. Madame Klein, elle, s'inquiète pour la santé de son fils, qui est malade. Peut-elle le laisser à la concierge ? Il est si jeune.

Je regarde Lefèvre se buter, se durcir, se faire plus agressif. Je n'aime pas ce type, et pris de compassion pour cette famille, je m'interpose, d'une voix calme.

- Écoutez, il s'agit juste de vous emmener à un point de rassemblement afin de contrôler votre identité. Ça ne sera pas long, et vous serez de retour chez vous dans quelques heures.

Est-ce que c'est vrai ? Je n'en ai aucune idée, mais ça les rassure un peu. Je me penche vers le fils, auquel je souris.

- J'ai un petit garçon qui a son âge, et qui s'appelle Antoine aussi. Bonjour Antoine !

La mère esquisse un sourire sur sa mine contrite, puis va s'habiller. Le père la suit, avec quelques instants de retard.

Nous les emmenons dans le panier à salade. Je devrais me sentir fier d'avoir résolu la situation en douceur, mais je garde les dents serrées. Je m'en veux d'avoir embêté de pauvres gens tôt le matin pour les emmener je ne sais où.

Les trois adresses suivantes sont infructueuses : personne n'y habite plus. Nous nous rendons au point de rassemblement avec une fourgonnette quasiment vide, soulagés au fond que ce sale boulot soit terminé.

A l'approche du vélodrome d'hiver, la circulation se fait plus dense. Partout, des agents de police en

uniforme se démènent, orientent des files d'autobus. Des barricades ont été déployés à la hâte pour prévenir tout débordement, mais le rassemblement se fait en bon ordre. Nous emmenons nos trois prisonniers vers une guérite, où des gardiens de la paix vérifient leur identité avant de les faire passer derrière des barbelés. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont là, hâtivement tirés de leur lit, et la file grossit de minute en minute.

C'est alors que j'ai le sentiment qu'il est en train de se passer quelque chose de terrible, de bien plus terrible qu'un simple contrôle d'identité, et ce quelque chose, j'y suis impliqué jusqu'au cou.

Je me retrouve sur cette petite route, avec ma compagnie, subitement cerné par les Panzers. Agir, oui, mais comment ? Les agents en pèlerines noires sont partout. Je ne suis qu'un minuscule rouage impuissant d'une énorme machinerie. Et en tant que minuscule rouage, je viens d'entrer irrémédiablement dans l'Histoire du côté des salauds. Rien de ce que je ferai par la suite ne pourra y changer quoi que ce soit.

Je vis dans une époque sombre où les places de héros sont chères. L'occasion d'en être un ne s'est pas présentée, et je me retrouve, comme la majorité de mes congénères, versé dans la catégorie des mous, des attentistes, des lâches.

A mes côtés, Lefèvre a le visage fermé. Je ne suis pas plus moral que cet homme parce que j'ai accompli avec humanité quelque chose d'abject. Je ne suis pas

plus moral parce que je lui suis hiérarchiquement inférieur. Je ne suis pas plus moral parce que je n'ai gagné dans l'affaire ni honneurs ni richesses.

Derrière les barbelés, Antoine Klein m'observe avec ses grands yeux bleus d'enfant. Il n'a pas peur, il se tient droit, un peu curieux, se demandant sans doute qui sont tous ces gens et ce qu'ils font ici.

Je suis submergé par une bouffée de honte, mais je soutiens son regard, sentant passer entre nous un lien profond, si profond qu'il transcende ce hasard tragique qui nous a placés, aujourd'hui, de part et d'autre de ces barbelés.

Le policier du Vel d'Hiv.

Le petit enfant juif.

Tous deux, victimes de l'Histoire.

Un jour, vous saurez

Monique Belloc

Pessac

Dimanche 15 juillet. Près de Neuilly, il y a Fouzytous-sur-Seine, joli petit village peuplé de quelques centaines d'habitants. Mon village. Il y a cinquante-trois ans que j'y réside. Je suis toujours émerveillée par le bourg, avec ses maisons groupées qui encerclent, comme une ronde immobile, une grande place ombragée. Sous les arbres, deux bancs en pierre légèrement moussus attendent les promeneurs solitaires. Au centre, une fontaine tarie depuis longtemps provoque le monument aux morts dont les noms effacés n'intéressent plus personne.

D'un coup d'œil circulaire, on distingue tous les magasins : *La Boulange* du père Mathurin ; les fleurs de *La Belle Jardinière* où s'affaire Manon ; le bistrot inévitable, où Coline, toujours souriante, sert des verres à quelques boit-sans-soif ; l'épicerie de Mamie Cadine qui fait office également de bureau de tabac, journaux, et souvenirs à vendre aux rares touristes qui descendent du bus grinçant conduit par Filistin. La Mairie, dont la façade aux moellons usés ne laisse deviner que quelques lettres de la devise française *liberté, égalité, fraternité*, veille sur ce petit monde. Le clocher de l'église romane sonne le réveil dès six heures. Les trois classes de l'école accueillent tous les

enfants de la bourgade. Et tout au fond, derrière l'église, le cimetière est entretenu par Filistin à ses moments perdus. Des ruelles étroites et sombres convergent en éventail vers cette place. Elles portent toutes un nom de fleur. J'habite au centre de la rue des rhododendrons et depuis ma fenêtre je vois tout ce qui se passe autour de ma maison.

Plus loin autour du village se trouvent quelques castels cossus occupés par des retraités de Neuilly, pour la plupart aristocrates. Parmi ces derniers, un seul a pendant longtemps attisé les commérages. C'est un vieil homme arrivé depuis une dizaine d'années. Maintenant, les villageois ne s'occupent plus de lui. Pourtant, il y a quarante ans, il avait défrayé la chronique. Le comte Firmin de la Charmette, que la presse avait surnommé *le boucher de Neuilly*, était déjà installé à Fouzytou, dans sa résidence secondaire quand les événements sont arrivés.

Les plus anciens se souviennent encore de cette sordide histoire. Le comte avait téléphoné un jour à la gendarmerie en s'accusant du meurtre de sa femme sans donner les raisons de son geste. Il n'avait signalé son crime que le lendemain. La disparition de ses deux enfants avait intrigué les enquêteurs qui avaient fouillé sa maison de Neuilly et celle de Fouzytou, retourné les jardins, mais les corps n'avaient jamais été retrouvés. Condamné à trente ans de réclusion pour le meurtre de sa femme, il avait aussi été accusé d'infanticide, ce qu'il avait toujours nié. Sa peine purgée, Firmin de la

Charmette était revenu finir ses jours dans le village. Certains disaient qu'ils l'apercevaient régulièrement vers le cimetière, mais personne n'osait l'approcher.

Maintenant, c'est un vieillard qui rompt la monotonie de ma vie, car tous les jours, vers dix heures, et par tous les temps, il passe devant chez moi, sur le trottoir d'en face. Courbé sur sa canne, coiffé d'un chapeau presque aussi vieux que lui qui laisse paraître discrètement une crinière blanche, toujours le même costume désuet, les mêmes chaussures, il semble plongé dans de grandes réflexions. Il ne se soucie apparemment pas des gens qu'il croise. Il m'intrigue. Me réjouissant de cette curiosité malsaine, je sais qu'un de ces jours, je le suivrai dans son périple. Pourquoi pas demain?

Lundi 16 juillet. Oui pourquoi pas aujourd'hui ? Je suis décidée. C'est plus fort en moi que le raisonnable. Il fait beau. J'ai mis un bob, chaussé des tennis. Je me trouve des excuses en pensant que cette échappée me fera le plus grand bien. Espérant voir surgir sa silhouette hésitante, assise sur un banc, impatiente, je lance du pain aux moineaux qui pépient bruyamment, se disputent une miette plus grosse pour l'emporter dans un nid douillet où doit attendre une nichée affamée, le bec grand ouvert.

Enfin le voilà ! Toujours penché sur sa canne, presque plié en deux. En passant, il me jette un regard délavé par le temps. Il ne me soupçonne certainement

pas. Il marche sur le trottoir de la place de ce pas indécis qui le caractérise. Ma filature va commencer.

De mon poste d'observation, je le suis des yeux. Il s'arrête à *La Belle Jardinière*, attend indifférent, que Manon, la fleuriste, lui prépare une gerbe. Il paie, ressort, ses fleurs sous un bras. Son pas est saccadé. Il semble pressé. Il prend la rue du cimetière. Alors je quitte mon banc. Arrivée au portail, je l'observe de loin, par respect. Il se recueille longuement près d'une tombe abandonnée, change les fleurs, puis reprend sa marche, me laissant perplexe. Pourquoi cette tombe mangée par les ronces ? Il faudra que je sache. J'y retournerai sans lui...

Pour le moment, je le suis toujours à distance. M'a-t-il remarquée ? Je ne crois pas car jusqu'à présent il n'a jamais jeté un regard en arrière. Je passe devant chez Coline, la tenancière. Il est attablé. Il semble y avoir ses habitudes. Comme dans la rue il est détaché du monde qui l'entoure. J'hésite longtemps avant de rentrer dans le bistrot, mais ma curiosité, mauvaise conseillère, me pousse vers une table où Coline prend ma commande.

Quelques habitués discutent bruyamment. Il les entend sûrement mais, comme moi, il ne les écoute pas. Un petit geste d'adieu à Coline, et le voilà dehors. Après avoir acheté le journal, il me mène à sa demeure. J'ai l'impression qu'il hâte le pas. Et soudain il se retourne. J'ai juste le temps de me cacher. Je m'inquiète. A-t-il senti ma présence ? Quelle idée ai-je

eue de rentrer dans ce café ?

Je repars derrière lui. Avenue des lilas, il s'arrête brusquement devant un portail en fer forgé, sort une clé de sa poche, ouvre et rentre dans le parc. J'entends la canne heurter des marches ; une porte s'ouvre, se referme et plus rien. Je traverse la rue pour admirer ce castel dont je ne me suis jamais approchée. Le toit d'ardoises repose sur une façade à colombages, percée d'un œil de bœuf.

Son nom s'étale sur la plaque en cuivre de la boîte aux lettres. C'est bien lui. Firmin de la Charmette.

Quand je reprends la direction de ma maison, je suis bien décidée à éclaircir ce mystère. Pourquoi cette visite quotidienne au cimetière ? Je suis résolue. Je ferai mon enquête demain.

Mardi 17 juillet. (9 heures). Comme pour ma filature, je m'habille léger et me dirige d'un pas décidé vers le cimetière. Je repère facilement la vieille tombe. Elle est envahie par les herbes et les ronciers. Que vient-il-faire ici ? Les roses blanches apportent une note claire au milieu de ce fouillis. Je m'approche. Le vase se dresse au milieu des herbes comme s'il était posé sur une table. De plus en plus intriguée, je me penche. Une lueur m'aveugle. Le soleil est déjà assez haut au dessus de moi. J'écarte la végétation envahissante, et à ma grande surprise j'aperçois une plaque dorée, usée par le temps, gravée d'une inscription surprenante :

A MES ENFANTS CHERIS, JEAN-CHARLES et HUBERT

C'est donc ça le mystère ! Ses enfants sont là. Je comprends. Il vient se recueillir sur leur tombe. Soudain une voix tremblotante me fait sursauter.

- Alors satisfaite ?

Je me retourne. Je n'ai pas vu le temps passer. Prise en flagrant délit de curiosité, je reste sans voix. Il doit lire mon désarroi sur mon visage, et il détourne les yeux. J'en profite pour l'observer de près. Contrairement à sa légende il me paraît très doux, sans animosité.

- Je me doutais que vous maniganciez quelque chose, lorsque vous m'avez suivi.

Je réalise tout à coup combien j'ai été inconsciente et imprudente. Il s'est bien aperçu que je l'espionnais. Je balbutie quelques mots :

- Je vous demande pardon, mais vous m'avez tellement intriguée. Je vous voyais passer sous mes fenêtres. Au village, le bruit courait que vous vous rendiez régulièrement au cimetière. J'ai simplement voulu savoir pourquoi.

- UN JOUR VOUS SAUREZ, ainsi que tous les villageois, je vous prie de me laisser.

Et il ne fait plus attention à moi. Il jette les fleurs fanées, met à leur place celles qu'il vient d'acheter et se dirige vers la sortie sans me regarder. Il repart de son pas hésitant, aidé de sa canne, et cette fois, je le laisse rejoindre sa demeure, un peu honteuse tout de même.

Je me rends compte soudain qu'il me fait de la peine.

Mercredi 22 août. Il y a deux semaines qu'il ne passe plus. Il est certainement malade. Je me rends chez Coline. C'est là qu'on apprend les dernières nouvelles. Discrètement, je me renseigne sur cet étrange bonhomme. J'apprends sans trop de surprise qu'il est tombé malade et qu'il a été transporté à l'hôpital.

Samedi 25 août. C'est jour de marché. J'aime l'ambiance qui y règne. Le cri des camelots, le caquetage des poules, les étalages de fruits et de légumes. C'est le lieu où les gens aiment se rencontrer et discuter. Justement il y a autour du banc sur lequel je m'assois de temps en temps un rassemblement inhabituel. Chacun tient la *Gazette de Neuilly* et commente un article. Je m'empresse de l'acheter. Seul un titre retient mon attention :

MORT DU BOUCHER DE NEUILLY

Personne ne s'étonne. Je lis l'article abasourdi. Avant de mourir, le comte de la Charmette a contacté un journaliste pour qu'il rédige ce qui semble être une confession. Je me souviens alors de ses paroles, au cimetière : « UN JOUR VOUS SAUREZ ». L'article fait la une du journal. Le rédacteur relate l'histoire que cet homme n'a jamais voulu avouer aux enquêteurs. Il aimait sa femme, mais elle était dépressive, de plus en plus taciturne, le laissant dans une inquiétude permanente. Un jour, en rentrant chez lui, il l'avait

trouvée prostrée dans la chambre, la robe couverte de sang. Il s'était alors précipité dans l'autre chambre, celle de ses enfants, et les avait découverts sur leur lit. Sans vie. Anéanti, il avait d'abord questionné sa femme. Elle ne lui répondait pas, son regard vague parcourant les murs. Il comprit qu'elle ne réalisait pas le geste effroyable qu'elle avait fait. Il avait pleuré longtemps en serrant ses bambins contre lui. Puis une rage folle l'avait submergé. Il ne pourrait jamais pardonner à cette femme qu'il aimait. *Je vais la tuer.* Il était revenu dans la chambre, s'était emparé d'une statuette en bronze posée sur la cheminée, et l'avait frappée à plusieurs reprises. Puis comprenant qu'elle était morte, il était reparti auprès de ses enfants. Devant leurs corps mutilés il avait fait le serment de les préserver d'une autopsie. Il avait alors appelé un ami qui était arrivé une heure après. Il lui avait expliqué ce qu'il voulait faire. L'ami dont il taisait le nom, l'avait aidé à sortir les enfants pour les mettre dans la voiture, et ils les avaient transportés jusqu'au cimetière tout proche, ils avaient repéré une tombe abandonnée au milieu des herbes, et délicatement, ils les avaient enterrés là.

Après, il avait téléphoné à la gendarmerie pour se livrer. Il n'avait jamais dit à personne ce qui était arrivé aux enfants et son ami ne l'avait jamais trahi.

Sitôt sorti de prison le comte de la Charmette s'était précipité au cimetière. Il avait mis une petite plaque discrète, celle-là même que j'avais vue et que personne

n'avait jamais repérée au milieu des herbes.

Je connais la suite. Je referme le journal. Déjà la gendarmerie est là pour récupérer les restes des deux petits corps. Quelques habitants incrédules s'y sont rendus, mais je reste assise sur mon banc. Cette dernière réflexion qu'il m'a faite trotte dans ma tête. .

UN JOUR VOUS SAUREZ

Aujourd'hui, le village sait.

L'établi

Chantal Rist

Capbreton

Hier soir, je suis rentrée du Gabon. Et je vais y retourner bientôt. Ce séjour à Nantes est une parenthèse. La vie là-bas est celle que j'avais désirée lorsque j'étais enfant. Mon père m'avait offert *Le lion* de Kessel et, immédiatement, je suis devenue la petite Patricia, l'amie du grand lion. Puis, j'ai grandi, remisé et oublié mes rêves. Pourtant, l'Afrique m'a ouvert les bras. Je m'occupe d'une ribambelle d'enfants bavards, espiègles et chahuteurs. Et quand je peux, je m'évade vers les lagunes et la forêt vierge.

Les arbres, on les retrouve tout au bout de la piste orangée, prêts à être basculés dans le fleuve et convoyés jusqu'au port. Il y a les okoumés, le bois de fer, que mon père ne pourrait travailler avec ses outils d'artisan tant il est dense. Il aime par dessus tout le palissandre, le bois de rose, l'ébène et l'acajou.

Il est très fatigué, a expliqué ma mère. Viens si tu peux.

Et je suis là.

Son corps est usé mais son esprit vif réclame force détails sur ma vie africaine. Il les connaît déjà, bien sûr, mais il veut les entendre à nouveau, comme si à chaque fois, il y avait une découverte qui prolonge notre moment d'intimité. Parle-moi de l'odeur qui

envahit le port au chargement des grumes. Dis-moi la couleur du bois. Raconte-moi encore la poussière des quais, les cris des hommes qui marchent sur les billes. Ses yeux noisette sont pailletés d'or et brillent des couleurs intenses de l'équateur.

Ce trop-plein d'images le fatigue. Je fais un tour dans le jardin. J'y retrouve le soin qu'il y apporte, les roses sont magnifiques. Mes pas m'entraînent vers son atelier. Cela fait bien vingt ans que j'y suis allée.

Je tourne la poignée de mes deux mains, l'une maintenant l'autre pour imposer un geste précautionneux. La porte s'ouvre sans bruit. La senteur du bois, âcre et poivrée mais parfumée, me fait éternuer. Mon cœur s'emballe.

L'atelier est sombre mais une lucarne du toit éclaire l'établi. Il est bosselé, lacéré, piqueté, flanqué de l'étau pesant. Au fond, les marteaux, scies, tournevis, trusquins, gouges, tenailles, vilebrequins, limes, tarières, sont alignés dans une longue fente. Je m'en approche sur la pointe des pieds, comme autrefois. Une habitude si ancrée que je m'y sou mets encore sans réfléchir. Peut-être est-ce-aussi une dévotion tout aussi inconsciente ou un désir illusoire de retourner à mes huit ans.

Je caresse l'établi. Ses blessures sont autant de coups de marteau, de coups de scie ou de gouge. La poussière orangée emplit les rainures.

A gauche, des chutes de palissandre, de bois de rose, d'ébène et d'acajou. Plus loin, des planches

empilées, séparées par des cales.

D'un coup, tout bascule. Je suis la petite fille aux couettes... La senteur du bois, âcre et poivrée mais parfumée me fait éternuer. L'atelier est sombre mais une lucarne du toit éclaire mon père penché. Il rabote une planche calée dans l'étau. Le glissement de l'outil se termine par un bruit sec. Des lambeaux de bois orangé s'échappent en vrilles et la poussière ocre recouvre ses cheveux et sa combinaison. Je m'avance sur la pointe des pieds, pour ne pas le déranger. Sur un coin de l'établi, il a empilé des petits morceaux de bois inutilisés. Une tour qu'il s'est amusé à faire, pour moi. Il y a aussi un tas de clous et un petit marteau. Le manche brillant est à la mesure de ma main. C'est mon père qui lui a donné ce vernis, avec sa peau et sa sueur.

La tour est colorée : le café du noyer, le vieil or du chêne, le fauve de l'acajou, le chaudron du palissandre et, surprise : le noir ivoire de l'ébène. Je connais la valeur de ce bois et je tends à mon père le minuscule éclat qui chapeaute la tour. Garde-le, c'est pour te faire penser à Patricia.

C'est à moi maintenant de fixer l'ensemble. Je monte sur le tabouret qu'il a fabriqué pour que je sois à la bonne hauteur. Un tabouret avec une grosse vis en bois qui fait monter ou descendre l'assise. Je choisis un long clou, fixe la pointe sur le morceau de palissandre et frappe avec le petit marteau au manche brillant. Une fois, puis deux et trois. Il s'enfonce lentement. Je sens le regard de mon père mais il ne dit rien, pour ne pas

me déranger. Il me tend un pot de colle avec une petite languette de bois, le minuscule éclat d'ébène cachera la tête du clou.

Aujourd'hui, l'atelier crie sa solitude. Les chutes de palissandre, de bois de rose, d'ébène et d'acajou attendent la main qui saura les mettre en valeur. Dans son coin, le balai s'ennuie et les outils s'impatientent.

J'entends ma mère qui m'appelle. *Il est réveillé. Il m'a demandé si tu avais ouvert le tiroir de l'établi.*

Je retourne à l'atelier. Le tiroir est mal enfoncé, tout de guingois. A l'aide d'un gros tournevis, je le fais glisser. Un papier de soie protège un coffret, coincé entre des mèches et de vieux tubes de colle. Un lion finement ciselé orne le couvercle. Orangé sur fond de palissandre. Les yeux noisette sont pailletés d'or. Les éclats de bois sont si parfaitement imbriqués que le doigt glisse dessus comme sur une laque.

J'ai le mal du temps passé. Je cours vers mon père qui m'attend. J'ai huit ans.

Tina et moi

Frédérique Trigodet
Orléans

Marie appuie sur la touche « play » du lecteur MP3. Il faut laisser entrer en soi l'énergie de la mélodie, se nourrir du rythme, de la puissance de la voix. Marie, c'est son truc : elle y puise ses forces, le courage nécessaire, cherchant à chaque fois ce quelque chose qui lui manque. Ou qu'elle n'a pas.

Cette chanson, elle l'écoute encore une fois et après, promis, elle se tire.

Listen to the story...

La voix chaude, intime et familière lui fait tout de suite du bien. Pourtant, cette voix a connu des épreuves. Plus qu'une existence, elle en a vécu plusieurs. Mais Tina continue de chanter, de hurler :

And we're rolling, rolling... Rolling on the river...

Dans la tête de Marie, il y a Tina qui danse. Elle se souvient de la première fois, quand la tigresse est entrée dans sa vie, sur l'écran noir et blanc. Cette fée énergique, lumineuse a débarqué un soir dans la douceur de l'enfance. Une voix, un sourire, une façon de bouger. Elle prenait tellement de place que Marie a

cru qu'elle allait sortir de la télévision.

La petite fille était encore remplie de ces rêves qui paraissent faciles à approcher. Du haut de ses cinq ans, elle a su qu'elle voulait danser. Pour devenir un soleil dans la vie de quelqu'un, comme Tina. Elle s'est mise à danser, beaucoup, souvent. Mais le tutu et les chaussons de petit rat n'ont jamais été à sa taille.

If you come down to the river...

I bet you gonna find some people who live...

Cette chanson lui a toujours donné l'impression d'être en vie. Les mots roulent, la basse rythme. La voix de Tina monte, s'offre en partage, encourage celle qui écoute. Marie marche dans les pas de la tigresse.

A la question idiote que lui posaient invariablement les adultes : « Quel métier aimerais-tu faire plus tard ? », l'enfant répondait : « Quand je serai grande, je serai Tina Turner. »

Fin du morceau.

Marie se lève. Elle avance vers la porte, croise son reflet dans le miroir de l'entrée. A presque trente ans, elle a conservé un visage poupin, diaphane et de façon étrange, peu marqué. Seuls ses yeux la trahissent. Marie pense à Tina. Elle a envie de sortir pour danser dans la rue. Mais sur la poignée, sa main hésite. Ses yeux suivent un cloporte qui grimpe le long du mur.

Marie relève la manche de sa veste et contemple le poignet meurtri. Elle sent qu'elle a le souffle court. Une douleur lui traverse le dos. Peut-être une côte cassée...

La prochaine fois, elle en est sûre, il ira plus loin encore. Toujours plus loin.

Comme Ike avec Tina.

If you come down to the river...

I bet you gonna find some people who live...

« Proud Mary », sa chanson préférée.

Elle l'écoute encore une fois et après, promis, elle se tire.

Les épines

Pauline Gonon

Bordeaux

Odette somnole dans un vieux lit datant du siècle dernier, couvertures à damier empilées sur couvertures brodées, empilées sur couvertures en crochet. Odette est bien au chaud, mais Odette a froid. Car tout est froid et sec chez Odette. Sa peau, ses os, ses jambes, ses bras, son cœur et ses manies de nonagénaire aigrie. Oui, Odette est sèche et froide. Désagréable. Malpolie. Sans-gêne. Méchante. Cinglante. Personne n'aime Odette. Le peu de famille qui lui reste vient lui rendre visite un après-midi par an. Sa jeune voisine ne sonne à sa porte que pour lui emprunter un tire-bouchon, et ses quelques amis sont maintenant trop vieux pour faire le déplacement depuis leur maison de retraite ou déjà morts. Alors Odette somnole, c'est ce qu'elle sait faire de mieux.

Elle n'entend au loin qu'un vague « tic tac » berceur. Dans sa position horizontale, Odette ouvre brusquement les yeux. Comme si c'était quelqu'un d'autre qui l'y obligeait. Pendant un moment qui lui paraît une éternité, elle reste les yeux grand ouverts, sans pouvoir les cligner ni même comprendre ce qui se passe. Elle ne reconnaît plus, autour d'elle, cet environnement si familier. Plus de petite lampe jaunâtre sur le guéridon, plus de rideaux à carreaux

marronnasses aux fenêtres, plus de tableaux de natures mortes sur les murs décrépits, et disparus les pots-pourris à tous les coins de la pièce lugubre. Et cette vieille odeur de pâtée pour chat qui caractérise si bien la chambre, elle ne la sent plus non plus.

Ce qui est étrange, c'est qu'Odette ne panique pas pour autant. Elle se sent mystérieusement inhibée de toute émotion. Juste un petit sentiment d'étrangeté lui caresse l'esprit. Il n'est pas désagréable ce sentiment, il est même plutôt plaisant. Elle a la sensation d'être enveloppée par un nuage blanc-doré. D'ailleurs, il est bien réel ce nuage, elle peut le voir très distinctement, là, juste devant ses yeux. Elle voudrait bien tendre la main pour le toucher. Et puis non. Elle se sent si sereine dans cette position. Plus rien à penser. Plus rien à dire. Plus rien à faire. Plus rien à contrôler. Quelle bizarrerie.

Odette sourit. Pourquoi ? Elle n'en sait rien, elle ne se pose même pas la question. Elle sourit, c'est tout, tandis que le nuage se dissipe peu à peu pour devenir une fumée pâle et blanchâtre. Alors dans un doux mouvement, le lit d'Odette se met à bouger. Elle éclate de rire, mais aucun son ne sort de ses lèvres. Elle qui est d'ordinaire si désagréable, le peu de gens qui la connaissent seraient surpris de la voir dans un tel état d'allégresse. Oui, Odette se trouve euphorique. Elle ne pense plus à rien et se laisse porter dans ce moment agréable dont elle ne comprend ni la queue ni la tête. Qu'importe. Odette se sent bien.

Voilà que ses oreilles se bouchent maintenant. Son nez se ferme. Ses yeux se plissent. L'air devient plus froid. Seule reste la sensation du lit en mouvement. Mais est-ce vraiment le lit qui bouge ? Odette ne met pas beaucoup de temps à comprendre : c'est son corps qui est en action. Elle flotte à présent dans un air qui lui paraît plus palpable que jamais. Elle se laisse porter dans un calme va et vient, elle songe même à rester toute sa vie à flotter dans ce coton douillet. Puis tout à coup, les cinq sens d'Odette refont surface. Un CLAP assourdissant et en une fraction de seconde, la fumée disparaît et les pieds d'Odette atterrissent sur un béton dur et froid.

Comme si le sang coulait à nouveau dans ses veines, comme si la mécanique de ses organes se déroutait, comme si le fil de ses pensées vagabondait de nouveau, Odette revient à elle-même. Debout. Elle cligne des yeux pour s'assurer qu'elle ne rêve pas. Quand elle ferme les yeux, elle sent la moiteur au ras de ses cils. Elle se redresse. Chaque vertèbre reprend sa place avec un petit craquement déplaisant. Elle se pince, elle sent le picotement sur sa peau flétrie. Elle flaire parfaitement une odeur bizarre et voit bien, devant elle, la rue sombre et déserte dans laquelle elle a atterri. Elle entend même le bruit des voitures qui défilent à toute allure.

Pas de doute, Odette est bel et bien revenue à elle-même. Mais où ? Dans un élan de panique, elle songe « Je suis morte ! » Et si elle se risquait à prononcer une

parole ? Non. Elle a trop peur d'entendre le son de sa voix, de ne pas pouvoir parler, ou pire, d'entendre une voix qui ne soit pas la sienne. Prenant son courage à deux mains, elle entr'ouvre pourtant les lèvres et marmonne un faible « Houhou ». Elle est soufflée. C'est bel et bien sa voix. Elle clame un « Houhou ! » beaucoup plus fort. Elle est bien vivante et cette horrible rue n'est pas le paradis mais peut-être un enfer. Elle panique pour de bon et hurle un dernier « HOUHOU ! »

Elle aperçoit alors au loin un petit point orangé. Elle plisse les yeux pour tenter de mieux le discerner, mais n'ose pas faire un pas. Elle est pétrifiée et ses chaussettes moites la collent au sol.

Le petit point orangé s'approche à vue d'œil. Il grossit incroyablement vite. Odette ne bouge pas. L'effroi bloque chacun de ses mouvements. La boule orangé a ralenti. Elle avance lentement jusqu'aux pieds d'Odette dont le cœur cogne si fort qu'elle imagine ses côtes au bord de l'explosion. Elle reste un long moment, tout son corps engourdi, à simplement regarder la boule orangé dans les yeux, la respiration haletante. Puis, après quelques secondes, quelques minutes peut être, ou même quelques heures, à vrai dire elle n'en sait rien, elle tend la main. Elle pose sa paume entre les deux oreilles du renard qui lui rend sa caresse par un coup de tête amical. Elle continue et le renard vient se blottir contre ses jambes. La chaleur de ses poils tout doux est rassurante contre sa peau sèche.

Alors, le corps d'Odette se relâche et elle s'effondre de tout son poids. Autour d'elle, maintenant, la rue ressemble à un couloir. Les fesses sur le carrelage froid, Odette caresse le renard.

- Tu sais où je suis, toi ? ?

- Ben oui, tu es exactement là où tu dois être, dit le renard.

- Tu parles ?

- Tu m'as posé une question. Alors je parle.

- Mais alors, tu peux me dire ce qu'il m'arrive ? Pourquoi suis-je ici ? Et d'ailleurs où sommes nous ?

- Il t'arrive exactement ce qu'il doit t'arriver, tu es exactement là où tu dois être.

Odette ne pipe mot aux paroles du renard. Elle l'entend comme de très loin. Sa tête commence à lui faire terriblement mal. Elle voudrait bien se relever à présent, et puis elle trouve qu'elle en a assez entendu.

- Tout ce que tu dis est bien beau mais je n'y comprends rien. Aide-moi donc à me relever, si je ne suis pas morte. Trouve donc un moyen de me faire rentrer chez moi !

Odette appuie ses deux mains sur le sol pour se relever mais le renard fonce sur elle, les deux pattes en avant, et la pousse à la renverse. Il est de plus en plus gros. Odette hurle, bascule en arrière et s'attend à se cogner le dos contre le carrelage, mais au lieu de cela, elle est de nouveau transportée dans cette fumée blanchâtre et flotte dans les airs et sent à nouveau une

envie de rester là toute sa vie. De nouveau, elle ne voit plus rien, ne sent plus rien et n'entend plus rien.

Un claquement dans le couloir. Des talons. Odette ouvre les yeux et atterrit dans la mollesse de son matelas. Elle reconnaît tout à présent : les tableaux, les fleurs fanées dans les vases, l'odeur de pâtée pour chat, les vieux rideaux défraîchis, tout est à sa place.

- Alors, Madame Odette, comment ça va ce soir ?

Odette se redresse péniblement, elle cligne des yeux. La femme à sa droite lui tend un verre d'eau et un médicament.

- Allez, il faut boire, maintenant. Ça vous fera du bien

Odette ne dit pas merci. Elle attrape le verre d'une main tremblante. Elle trempe ses lèvres gercées dans l'eau tiède, puis, elle avale d'un trait.

La jeune dame soulève les draps et commence la toilette.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez un gros bleu sur les fesses ! Vous vous êtes levée ? Vous êtes tombée ? Et vos jambes, pourquoi elles sont griffées comme ça ? C'est encore votre chat !

Odette tourne la tête vers la jeune dame brune et entrouvre la bouche. Elle prononce un mot, puis deux. C'est difficile. Elle raconte un peu pendant que la dame la fait manger mais elle ne veut pas en dire trop. Elle n'a pas vraiment confiance. La dame ne la croira sûrement pas.

- C'est bien Madame Odette, dit l'infirmière en lui prenant sa main toute froide. Vous parlez, aujourd'hui. Ça fait du bien de parler, vous savez. Imaginez votre cœur comme rempli d'épines. Chaque fois que vous parlez à quelqu'un, vous en enlevez une. Allez, il faut vous reposer maintenant.

Odette entend la porte d'entrée claquer.

Elle se retrouve seule avec le « tic tac » de l'horloge de la salle à manger qu'elle entend faiblement depuis sa minuscule chambre. Elle s'enfonce un peu plus dans la mollesse de son matelas. Elle tend la main pour attraper son radio réveil qui lui semble lourd. Il est 20 h15, et Odette se sent tout à coup terriblement déprimée. Elle aperçoit le magnifique rayon de soleil d'une soirée d'été à travers sa petite fenêtre, mais elle a juste envie de s'enterrer au plus profond de son lit. Elle se tourne lentement vers le petit guéridon et s'adresse au moustachu de la photo :

- Tu me manques tellement Daniel..

Odette sent une larme rouler sur sa joue malgré elle. Puis Odette s'allonge, ferme les yeux et prie le ciel de la faire mourir pour rejoindre son bien-aimé. Oui, Odette est sèche et froide. Désagréable. Malpolie. Sans-gêne. Méchante. Cinglante. Mais Odette est surtout petite, seule, triste et en mal d'amour.

Sultan

Nelly Bastide

Coirac

Maman traversait le jardin sur le ventre en hurlant. J'étais sur les marches de la cuisine avec ma sœur et c'était la première fois que je voyais ma mère tomber. Nous ne pouvions rien faire d'autre que la regarder et l'entendre crier. Elle avait fait un tour de sécurité avec la laisse autour de son poignet, elle n'avait pas eu le temps de la décrocher et il lui était impossible de lâcher.

Sultan a fait, comme ça, des allers-retours d'un bout à l'autre du jardin, en traînant maman derrière lui sans que personne ne puisse rien y faire. Juste regarder en silence, épouvantées. Et puis papa est sorti à toute vitesse de la maison, il a crié « Sultan ! » et le chien s'est calmé instantanément, et maman a arrêté de glisser dans l'herbe. Alors, papa s'est approché du chien qui s'est couché devant ses pieds et il lui a mis une raclée magistrale. Espèce de saloperie de clébard ! Mais qu'est-ce qui m'a foutu un cagnasse pareil ! Ah, je vais t'apprendre moi... Espèce de con de chien ! Couché ! Pas bouger ! Saleté ! Lentement, maman s'est relevée avec son gros ventre, elle n'avait pas l'air d'avoir mal quelque part. Elle avait toujours la laisse serrée autour de son poignet. Elle l'a détachée. Avec ma sœur on a pu recommencer à respirer et se

mettre à pleurer. Papa et maman se regardaient sans rien dire et on avait tous l'impression qu'il venait de se passer quelque chose de très grave.

Maman n'a pas fait de fausse couche et notre petit frère est né comme prévu au mois de mai quelques semaines après « l'incident », sans aucun problème. Quand maman est revenue de la maternité, Sultan lui sautait dans les jambes avec des aboiements qu'on ne lui connaissait pas. Il a fallu que papa l'écarte pour qu'elle puisse rentrer dans la maison. C'est à partir de là qu'on a commencé à remarquer que le chien avait changé. Il n'était jamais tranquille. Chaque fois qu'il voyait le bébé, ses poils du dos se hérissaient et un mauvais grognement roulait au fond de sa gueule. Mais au début, personne n'y prêtait trop attention.

Maman disait : « C'est marrant. Tu as vu ? On dirait que le chien est jaloux du petit. »

Puis, il s'est mis à aboyer féroce et à montrer les dents quand il entendait le bébé pleurer. Alors maman prenait une voix inhabituelle et lui criait : « Couché ! Sultan, couché ! ». Il y mettait le temps mais il finissait par obéir à contrecœur en fixant le landau pendant des heures avec un regard meurtrier. Ramassé dans un coin de la salle à manger, il avait l'air d'un fauve à l'affût, prêt à bondir...

Personne n'imaginait vraiment qu'il puisse y avoir un danger réel mais, petit à petit, ça s'est fait tout seul, Sultan a été écarté de la proximité du petit frère. Il était de plus en plus souvent tenu dehors et de moins

en moins souvent autorisé à rester dans la maison. Quand, avec ma sœur, on jouait dans le jardin, on aurait dit qu'il faisait la tête et restait indifférent à nos jeux. Il ne s'occupait plus du tout de ce qu'on pouvait trafiquer. En fait, il passait le plus clair de son temps à tourner en courant comme un fou autour de la maison et si par mégarde, un passant s'aventurait sur le trottoir, il passait à l'attaque et claquait des mâchoires sur le grillage. Sultan était un grand chien. Un berger allemand vif, musclé et impressionnant. On peut dire qu'il en imposait. Il se lançait du fond du jardin pour foncer sur la clôture, une machine lourde et puissante, déterminée à tuer et, malgré la hauteur du grillage, les gens qui le voyaient arriver sur eux avaient toujours un mouvement de recul et changeaient aussitôt de trottoir avec des airs de réprobation.

Il n'obéissait qu'à papa. Mais papa avait assez à faire avec les heures supplémentaires qui le tenaient hors de chez lui jusqu'à des heures impossibles. Il n'avait pas le temps d'éduquer son chien.

- Tu sais, ce chien m'inquiète, disait maman.

- Bah ! Qu'est-ce que tu racontes ?

- Il a changé. J'ai l'impression qu'il devient méchant.

- Méchant ? Il a jamais mordu personne que je sache ?

- Tu te rends pas compte, parce que toi, il t'écoute. Mais quand t'es pas là, il est pas pareil. Tu le vois pas quand t'es pas là.

- Tu te montes la tête... C'est un chien de garde, c'est tout. C'est normal. Il veut vous protéger. Tu devrais

être contente.

- Oui, mais si tu voyais comment il attaque les gens ! Il fait peur, tu sais. On dirait qu'il va les bouffer. Moi, je te dis qu'il est en train de devenir méchant.

- Et moi je te dis que c'est normal. Un chien-loup c'est un chien de garde ! Il a compris que c'est son territoire et il fait son boulot. Voilà.

- J'ai peur qu'un jour il arrive quelque chose.....

- Mais qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ?

- Il peut mordre quelqu'un. Tu as vu la force qu'il a ? Il peut vraiment faire mal à quelqu'un.

- Allez, dis-moi, le portail est toujours fermé, non ? Le terrain est clôturé, non ? Alors comment tu veux qu'il morde quelqu'un ? Moi je te dis qu'il mordra personne. Crois-moi.

C'est en rentrant du travail, voyant que le grillage commençait à plier sous les assauts répétés du chien, que papa a pris, un soir, la mesure de l'inquiétude de maman. Il n'a pas fait de commentaire. Il n'a pas grondé le chien. Il a redressé la clôture puis il a appelé Sultan. « Aux pieds ! Sultan ! » Le chien lui obéissait au doigt et à l'œil. Il se couchait à ses pieds en gémissant comme un caniche. Une chaîne en fer accrochée à son collier, un piton enfoncé dans la souche de chêne sur laquelle nous tenions quartier général avec ma sœur dans nos après-midis guerrières. Le chien s'est laissé faire sans broncher.

Au bout de deux ou trois étranglements, il semblait avoir compris ce qui lui arrivait. Le museau posé

contre sa gamelle, il s'est résigné à passer sa première nuit attaché à sa souche. Papa est rentré à la maison en se frottant les mains l'une contre l'autre, signe habituel de sa satisfaction à prouver qu'il était bien un bon chef de famille, qui répondait présent quand il fallait résoudre sans tarder tout problème qui se posait.

Mais, au matin, la chaîne était cassée en deux et le chien, fou de rage comme jamais, sautait à nouveau contre le grillage, sans manifester la moindre gêne de traîner derrière lui ses trois mètres de ferraille. La chaîne a été remplacée le soir même par une deuxième, plus épaisse, plus lourde, à maillons doubles. Aussi puissant soit-il, aucun chien ne pourrait arriver à bousiller celle-là, disait papa.

Cette fois, c'est le piton qui a été arraché et le facteur qui en a fait les frais. Porté par un élan décuplé de libération, le chien avait franchi le grillage et prélevé avec ses crocs deux carottes de chair dans le mollet du pauvre facteur.

Le soir, Sultan a reçu l'inévitable raclée avec des couinements de bon chien obéissant. Quatre pitons plus gros qui s'enfonçaient profondément dans le bois de la souche ont fini, avec la chaîne à maillons doubles, par avoir raison de ses élans. Il ne bougerait plus jamais de là.

Le chien a très vite délimité autour de la souche son propre cercle de propriété privée, dans lequel il passait des journées hargneuses à aboyer sa rage après l'air. Quelquefois, une petite poule fanchette du voisin se

glissait sous le grillage et venait se promener dans notre jardin. Tant qu'elle était hors de portée de la chaîne qui le retenait, le chien ne lui prêtait aucune attention, paraissait même ne pas avoir remarqué sa présence. Mais si la pauvre poule avait le malheur de passer ne serait-ce que le bout d'une plume à la limite du territoire, elle n'y coupait pas : le chien fonçait comme un missile, la saisissait dans sa gueule et la déchirait en morceaux en trois coups de dents. Puis, il s'en désintéressait aussitôt et retournait aboyer après l'air.

Je passais de longs moments, à la fenêtre de la salle à manger, à observer tout ça. Nous avions, ma sœur et moi, interdiction formelle d'approcher. J'avais six ans et elle en avait neuf. Je me souviens que ce chien prisonnier, crevant de méchanceté et de colère impuissantes, me fascinait. Il y avait dans ses pupilles un mélange de rage folle et de désespoir dont je ne pouvais détourner mon attention et qui me troublaient profondément. Je n'ai jamais eu peur de Sultan. Il nous aimait bien. Il ne nous aurait jamais fait le moindre mal, ça, je le savais. Dès qu'on pouvait échapper à la surveillance de maman, on bravait l'interdiction qui nous était faite de l'approcher et, avec ma sœur, on allait le caresser. Sentant vaguement que la seule justification de sa présence dans notre jardin était son rôle de protecteur, je n'imaginai pas qu'il puisse représenter pour nous le moindre danger mais j'avais plutôt le pressentiment que sa férocité présageait des

choses atroces dont la teneur m'échappait et m'épouvantait. S'il fallait un chien aussi méchant pour nous protéger si farouchement, c'est que le danger devait être énorme. On comprenait confusément qu'il se trouvait pas loin, dans le monde du dehors, l'autre monde, un monde envers lequel on nous avait dressées à avoir peur.

On tournait tout cet été-là à vélo autour de la maison sans imaginer une seconde qu'il aurait été possible de passer le portail. Le danger, on avait fini par l'identifier : *ceux de la cité*. Nous habitions un quartier pavillonnaire au bout duquel un lotissement d'innombrables petites maisons toutes pareilles venait de se construire.

Ceux de la cité avaient à peu près notre âge mais contrairement à nous, ils avaient le droit de jouer dans la rue. Ils s'y répandaient en bande tous les après-midis.

Ceux de la cité se tenaient à l'écart de notre grillage en adressant au chien des gestes obscènes. On les entendait crier des gros mots, rire, pleurer, exciter le chien et se moquer de nous qui étions prisonnières de notre jardin si bien gardé.

Ceux de la cité rentraient à la nuit tombante dans leurs maisons sans clôture dont la clé pendait à leur cou.

On les observait depuis notre cage, les doigts dans les mailles du grillage, sans jamais leur parler, sans penser qu'on aurait pu leur adresser la parole et sans

jamais commenter entre nous le spectacle qu'ils nous donnaient. Ils nous terrorisaient beaucoup plus que le monstre fou de rage qui était accroché à la souche dans notre jardin.

Le 6 juillet, à 15h10, pendant que maman était au fond de la maison en train de changer les couches du petit frère, quand on a entendu *ceux de la cité* sortir de chez eux, on a ouvert le portail et on a détaché Sultan.

Table des matières

Ricochet <i>Sophie Akrouf</i>	p 13
Derrière la porte <i>Marie-Hélène Boisier</i>	p 35
L'homme sombre <i>Ursula Henschel</i>	p 41
Né en 1918 <i>Victorien Marchand</i>	p 47
Un jour vous saurez <i>Monique Belloc</i>	p 75
L'établi <i>Chantal Rist</i>	p 87
Tina et moi <i>Frédérique Trigodet</i>	p 93
Les épines <i>Pauline Gonon</i>	p 99
Sultan <i>Nelly Bastide</i>	p 109

CHEZ LE MEME EDITEUR :

<http://cause.du.poulailler.free.fr>

Romans

Ruptus, Nelly Bastide

Bas-côté, Nelly Bastide

Elisa, Nelly Bastide

En compagnie des ombres, Renée Beauvieux

Cahiers

Gang de poules, Jean-Luc Richelle

Ma mère a tout essayé, Jean-Luc Benguigui

Organismes vivants, Myriam Eckert

Bésame mucho, Sébastien Perez

Novelles

Graviers, Collectif

Dix femmes, Renée Beauvieux

Onze à la douzaine, Collectif

Epis, Collectif

Témoignages

Sage-femme du monde, Henriette Duvinage

Je suis blanc et je m'appelle M'Ba N'Goum, Jean-Luc Rémond

Traces

La Commune a 140 ans, M. Belloc, C. Huerta, J-L. Richelle

Plus on en parle, moins on en fait, Cheikh Tijaan Sow

Le Théâtre Ferranti, Sylvie Latrille, Daniel Plazer

Filmer l'invisible, Jean-Claude Cheyssial

Grains de sel :

Echos africains, Firmin Dabiré dit Adama

Les éditions “ La Cause du Poulailler ” créées en décembre 2009 par quelques personnes qui vivent dans la campagne girondine, souhaitent donner à lire la parole des modestes de l'écriture.

Au fil de découvertes et de coups de cœur, vingt et un titres de livres ont été publiés. Pour la plupart, ils sont issus d'auteurs inédits jusque-là. D'autres ouvrages sont en couvaison pour 2014 et abonderont au catalogue. Romans, Nouvelles, Témoignages, Cahiers, Traces, Grains de sel, six collections sont nées au gré des rencontres avec des auteurs, des projets qui ont vu le jour, et des textes qui ont été proposés. Un accompagnement a été parfois mis en place pour des écrits à petite diffusion mais dont le texte reste parrainé par un travail commun entre la maison d'édition et les auteurs.

Les textes choisis relèvent tous d'une expression authentique, originale ou nouvelle pour des auteurs qui se confrontent à ce défi d'écrire. Cela explique la diversité des écritures dans les différentes collections. Les éditeurs revendiquent leur appréciation subjective des lectures qui leur sont adressées. Ils privilégient des textes qui emportent leur conviction, s'interdisant d'en juger la qualité à l'aune d'une mesure littéraire élitiste, mais valorisant la sensibilité, la simplicité et la force d'expression qu'ils ressentent du texte de l'auteur.

Chaque livre est un projet pris en compte par les éditeurs qui s'attachent à la relation qu'ils peuvent entretenir avec ceux qui écrivent et à l'accompagnement des projets de ces derniers. La sobriété des livres et le soin apporté à leur production traduit un état d'esprit dont l'ambition première est d'affirmer et de partager le plaisir d'écrire et de lire.

Ils revendiquent une littérature populaire au sens d'un accès à de nombreux lecteurs. Aussi ne prétendent-ils pas entrer dans la concurrence du marché de l'édition, et préfèrent-ils encourager les auteurs dans une reconnaissance de leur création, sans rapport avec des principes du compte d'auteurs ou de l'auto-édition, plutôt que de devoir augmenter le prix de vente des livres au profit de la chaîne de diffusion, ce prix ne visant qu'à couvrir des frais engagés mais pas à engranger des bénéfices.

S'appuyant sur l'idée que la culture est un bien commun et vivant quand chacun l'alimente de sa fantaisie intérieure, le projet de l'association La Cause du Poulailleur s'articule en trois volets :

- recueillir et publier des manuscrits de romans, témoignages, nouvelles ;
- inscrire des paroles qui en sont habituellement empêchées dans l'univers du livre ;
- susciter dans l'événementiel des situations de lecture et d'écriture.

Les nombreux manuscrits reçus en deux ans, les commentaires de lecteurs mis en ligne, le goût de l'écriture suscité chez certains, le plaisir de la lecture découvert par d'autres, les moments partagés avec un public varié aussi bien en atelier d'écriture qu'en randonnées lecture, sont autant de pépites qui incitent les initiateurs de la Cause du Poulailleur à poursuivre. Chaque pas en avant découvre un filon de nouvelles pierres précieuses qui maintient l'enthousiasme. Tout cela n'aurait pas été possible sans de nombreux lecteurs qui témoignent leurs encouragements et leur soutien à ce travail entièrement bénévole.

Cet ouvrage a été imprimé par
ICN à Orthez
pour le compte des éditions
La Cause du Poulailier
en décembre 2013

